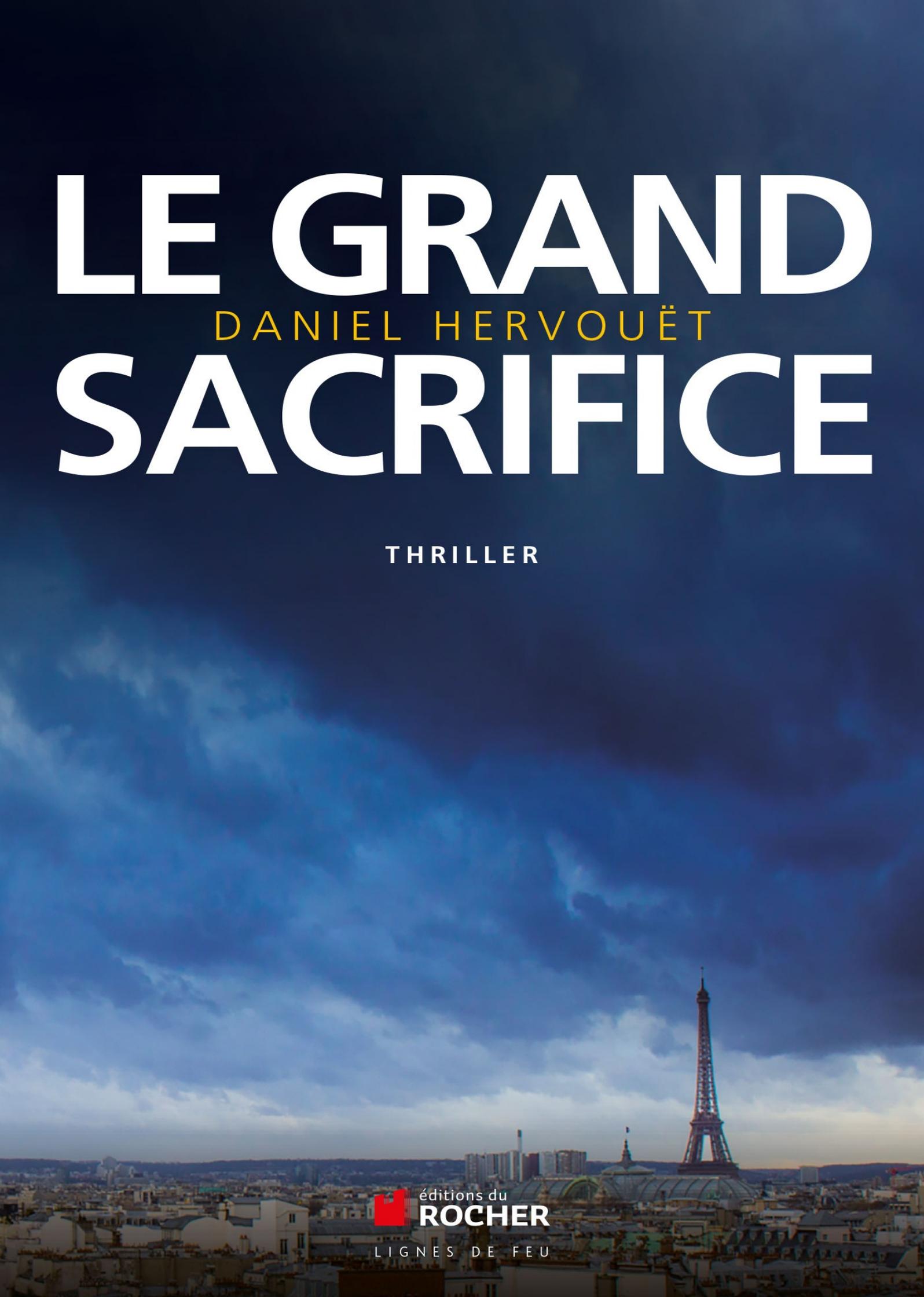


LE GRAND SACRIFICE

DANIEL HERVOUËT

THRILLER



éditions du
ROCHER

LIGNES DE FEU

LE GRAND SACRIFICE

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions d'Organisations

Mener des hommes pour la première fois, l'expérience de la culture commando, août 2005.

Aux éditions Eyrolles

Mener des hommes, asseoir son autorité et sa légitimité, décembre 2009.

Aux éditions Des idées & des Hommes

L'Étau, janvier 2007.

Mission Albatros, juin 2007.

Chez Nouveau Monde éditions

Jeux de Chine, avril 2008.

Le piège d'Urruska, avril 2010.

Aux éditions du Rocher

Burma Club, mai 2012.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La voiture roulait à petite vitesse autour du rond-point.

– Ça y est, regardez, souffla Guy.

La voiture s'arrêta à proximité du type assis sur la borne. La silhouette sombre se redressa et fit quelques pas nonchalants pour se rapprocher de la portière du passager. Guy zooma autant que l'éclairage ambiant le lui permettait. Il captura le mouvement rapide des mains qui échangeaient drogue contre argent. Cinq secondes de transaction. La voiture repartit, le type alla se rasseoir sur sa borne. Peu après, un enfant d'une dizaine d'années s'approcha rapidement de la borne, prit quelque chose des mains du type et disparut dans le hall de l'immeuble le plus proche.

– Le voilà, ton porteur, fit Guy.

– Je pense que les images sont bonnes, confirma Anita.

Ils assistèrent à ce manège une trentaine de fois pendant l'heure qui suivit. Les transactions étaient suivies de la récupération de l'argent par le porteur qui en profitait pour réapprovisionner le dealer. En cas de descente de la BAC ¹, les quelques doses quitteraient la poche du dealer pour glisser dans une plaque d'égout.

Jules avait fini par s'endormir, la bouche ouverte, la tête inclinée. Alex fit circuler la Thermos de café. La fatigue commençait à peser. Personne n'osait suggérer à Anita de rentrer. Elle avait quelque chose en tête et s'y cramponnait. Ce qu'ils avaient enregistré relevait de la routine. Rien qui puisse émouvoir qui que ce soit.

– Ça tourne bien, le commerce, lança Alex à voix basse, dans l'espoir de déceler les intentions de sa patronne.

– Oui, c'est pour ça qu'on est là. Mais si j'en crois mes informateurs, le territoire est contesté. Un gang de Clichy aurait des visées sur Sevran. Il n'y a pas vraiment de noms à mettre

derrière. La géographie est très mouvante, les chefs de gangs ne vivent pas vieux. On parle beaucoup d'un Gazaoui sans savoir si c'est une origine, un nom de guerre ou un signe de ralliement.

– Tu attends quelque chose de particulier, ce soir ?

– Ce soir, un autre soir...

Dehors, le cirque continuait. On devait en être à une quarantaine de transactions.

– Mais qu'est-ce qu'ils foutent, les flics ? s'indigna Guy qui accumulait les preuves dans sa machine.

Avant qu'Anita ait eu le temps de répondre, il la vit se pencher sur Jules, toujours endormi, et simuler un baiser en cachant son visage derrière ses cheveux. Aussitôt, des coups sur la carrosserie résonnèrent dans la caisse, accompagnés de rires et de commentaires salaces sur « cet enculé qui se faisait une meuf dans l'camion ».

Le cœur d'Anita s'était mis à cogner. Toujours penchée sur Jules, elle le réveilla en lui pressant les doigts sur le visage. Il sursauta mais elle maîtrisa sa réaction.

– Danger, tu mets le moteur en route seulement sur mon ordre, c'est vu ? Tiens-toi prêt à dégager vers Paris. Alex, poursuivit-elle sans changer de posture, tu envoies les images par transmission de données, fissa.

– C'est fait chuchota-t-il. J'ai fait une sauvegarde toutes les dix minutes.

– Bien.

– C'est bon, Anita, la rassura Guy en voyant les promeneurs nocturnes entrer dans le champ de sa caméra, ils s'éloignent.

Anita souffla en s'écartant de Jules qui aurait bien prolongé l'instant.

– Tu pourrais changer de marque de dentifrice, lui suggéra-t-elle.

– Oui, bon, ben fallait pas vous approcher comme ça, fit-il

vexé. Il est tard après tout.

Anita avait déjà oublié sa remarque, le regard rivé sur sa tablette de contrôle.

– Regarde le 4 x 4 dans le fond à droite, fit-elle à Guy. Cadre-le serré. Prends la plaque et la tête des types qui descendent.

Guy s'exécuta.

– Tu crois que ça vaut...

– Merde, ils tirent, lâcha Anita, Alex appelle la police.

De l'autre côté du rond-point, trois types de corpulence normale, la trentaine, capuche rabattue sur une casquette de base-ball, venaient de nettoyer le carrefour en un éclair. Le porteur qui détalait prit une balle dans le dos. Le tueur se pencha sur lui un bref instant, comme pour écouter une dernière confession, se redressa avant de braquer son arme vers le sol et de tirer deux fois. Le dealer de la borne, visiblement blessé par les premiers tirs, se faisait secouer par l'un des trois tueurs. Son sort fut identique à celui du porteur. Son cadavre fut abandonné sur place et les trois hommes se mirent à courir vers un hall d'immeuble et s'y engouffrèrent. Le 4 x 4 se rapprocha, prêt pour la récupération. Les types qui avaient tambouriné sur leur carrosserie s'étaient instantanément évanouis dans la nature. Instinct de survie. Sans doute des guetteurs qui allaient devoir envisager de changer de patrons.

Dans le lointain, le son étouffé d'un deux tons se rapprochait. Alex avait donné l'alerte. La BAC était en route. Conscient de la précarité de leur position, il assurait l'expédition des sauvegardes. Autant qu'on ne pourrait pas leur saisir. Les choses allaient finir par leur échapper. Guy affinait ses réglages pour avoir l'image la plus nette possible, lorsque les types sortiraient de l'immeuble. Les sirènes se rapprochaient et leur son se dédoublait. Soudain, elles se turent.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

région parisienne. C'est grâce à eux que nous pourrions remplir notre contrat.

– Qui consiste ? tenta à nouveau le lieutenant.

Marzouk attendait cette question.

– Vous connaissez les principes de l'action clandestine ? Considérez qu'ils doivent s'appliquer à ce contrat. Moins nous serons à connaître le détail, plus notre sécurité sera assurée. Je vous révélerai phase par phase le contenu de ce contrat mais, dans l'immédiat, notre objectif est d'entrer en contact avec ces gangs. Pour ça, notre réserve nous sera très utile. Disons que ce sera un moyen pour obtenir leur confiance. Nous allons leur vendre... à un prix attractif.

– Pourquoi pas dans la région lyonnaise, mon commandant ? demanda Younes que la capitale effrayait un peu.

– Nous ne devons pas nous compromettre sur notre territoire. Cet endroit doit rester un havre de sécurité. Un premier contact est en cours avec une bande de Sevran. Des jeunes violents, instables. Il faudra jouer finement.

– Pourquoi choisir des jeunes violents et instables alors qu'on pourrait écouler la coke à des revendeurs de demi-gros bien établis.

– C'est précisément parce qu'ils sont comme ça qu'on doit faire le deal avec eux.

Younes et Mongi se regardèrent puis regardèrent leur chef. Ils n'en sauraient pas plus aujourd'hui.

1. DCRI: Direction centrale du renseignement intérieur.

Cimetière d'Ostheim, Alsace, lundi 25 juin, 11h00

L'esplanade recouverte de gravillons qui jouxtait le mur du cimetière était pleine de voitures. La petite ville d'Ostheim accompagnait l'un de ses enfants vers sa dernière demeure. Les Kiechel mêlaient leur histoire familiale à celle de la ville. De mémoire d'homme, jamais ils ne l'avaient quittée. Les Prussiens puis les nazis avaient occupé le pays. Ils n'étaient plus là, mais les Kiechel, eux, continuaient de faire prospérer le pays, modestement, comme ils l'avaient toujours fait. La terre d'Alsace recueillait leur sueur depuis des générations, leur sang aussi, parfois.

Le cortège funèbre s'était déplacé lentement de l'église vers le cimetière pour laisser le temps aux parents et aux amis de faire mouvement. Adrien se tenait contre le mur d'enceinte, près de la vieille grille surmontée d'un crucifix. Près de lui, Luigi et Guelques, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, se tenaient épaule contre épaule. Derrière eux, la Boule, avec son crâne luisant, Jos, le colosse mélanésien, et Frank, « la musaraigne », se serraient contre eux comme dans un pack qui sait que la mêlée va être rude.

Trois mois plus tôt, ils étaient encore ensemble au Nigeria, soudés par une mission difficile. Chacun d'entre eux avait connu un rude parcours: forces spéciales, services secrets, opérations multiples, blessures, copains disparus. De quoi vous forger une vision pessimiste du monde. Tous avaient fini par

décrocher. Mais arrivé à la quarantaine, on ne change pas les rayures du zèbre. Ils repiquaient régulièrement dans le cadre de sociétés privées pour des missions ponctuelles plus ou moins délicates. L'alchimie qui s'était développée entre eux à Port Harcourt avait donné naissance, en quelques semaines, à une de ces expériences humaines rares dont on garde le souvenir tout au long de sa vie. Adrien, leur patron pour l'occasion, n'y était pas pour rien. Luigi, l'ancien commando marine, son adjoint, avait également le rare pouvoir de mettre le feu à un iceberg.

Adrien nota la présence d'un officier de la DGSE légèrement à l'écart. Il l'avait croisé, boulevard Mortier, quelques années plus tôt quand il était encore en service. Son allure de croque-mort l'aidait à passer inaperçu. Sans doute représentait-il la Boîte. Elle ne s'était pas fendue. Arno avait servi plus de quinze ans au service action. Ils auraient pu faire un effort et s'abstenir d'envoyer un lampiste. L'humeur d'Adrien s'apaisa lorsqu'il aperçut un ancien chef du CPIS ¹.

– Ah, quand même ! fit-il pour lui-même.

Luigi tourna sa gueule taillée à la serpe vers Adrien en signe d'interrogation. Son passé de commando marine n'en faisait pas un familier de la grande Maison.

– L'ancien patron de Perpignan, là, en face, désigna-t-il discrètement. La rosette à la boutonnière. C'était notre chef quand on y était avec Arno.

Adrien échangea avec lui un discret signe de la tête.

Le crissement des gravillons signala l'arrivée du corbillard. Il s'arrêta à quelques mètres d'Adrien et de ses compagnons. Les croque-morts ouvrirent la porte arrière pour en extraire le cercueil.

– Laissez-le, dit Luigi d'une voix qui n'appelait pas la contestation.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il faut en finir avec les ghettos et lutter contre le crime organisé. Enfin, sortons de la prohibition : il faut libéraliser la vente du cannabis. C'est fondamental pour essayer de briser les trafics, on ne peut plus continuer à vivre avec cette angoisse.

– Briser les trafics, supprimer les ghettos... il faut s'y prendre comment, concrètement ?

– Écoutez, des gens sont morts à cause de ces trafics, vous l'avez rappelé. Il existe une porosité entre narcotrafic et vente d'armes. Il y a quinze jours, à Sevran, la police a joué le rôle de force d'interposition entre deux bandes, comme une force de l'ONU. Vendredi encore... Soit on prend conscience de ces évolutions, soit on finit avec des mafias ethnicisées comme aux pires heures de la criminalité new-yorkaise.

– Vous êtes un ancien communiste, aujourd'hui écologiste. Qu'est-ce que votre famille politique apporte comme réponse ?

– Je pense que depuis 25–30 ans, la gauche a loupé les évolutions de la société. Dans les années 1980, de nombreux maires de gauche ont empêché l'installation de mosquées dans leur ville, les musulmans ne pouvaient pas prier normalement, et par conséquent ils ne se sont pas sentis reconnus.

– C'est cela, la cause principale ?

Grovernois balaya la question d'un revers de main.

– De droite comme de gauche, quasiment aucun homme politique ne comprend la banlieue. C'est ça qui est terrible. Par exemple, mes collègues me disent qu'il ne faut pas parler de dépénalisation du cannabis. Ils ne savent pas de quoi il s'agit, mais surtout la majorité de la population y est opposée. Ils sont donc contre parce qu'ils ont peur de ne pas être réélus. Pour ma part, je considère qu'il faut avoir ce débat-là.

– Si je résume: mettre un terme à l'argent roi, construire des mosquées, plus de ghettos, faire comprendre la banlieue aux politiques... Cela ressemble à *Mission impossible*.

– Vous pensez que la situation actuelle est acceptable ? Moi, comme maire de cette ville, j’observe la dérive. Je constate que la République ne sait plus y assurer la paix civile. Et nous ne sommes pas seuls dans ce cas. Le vase déborde et nous ne sommes pas assez pour éponger.

– Faisons un peu de fiction, imaginons que vous soyez Premier ministre, quelles mesures d’urgence préconiseriez-vous pour donner un coup d’arrêt à la violence ?

– Oui, je sais, vous allez m’amener à évoquer une politique sociale et immobilière dont on n’a pas les moyens, un contrôle de l’immigration et une politique répressive qui ne correspondent pas à mes idées. En tout cas, il me semble urgent que l’État revienne dans nos banlieues : les services publics, les services sociaux, la police. L’impartialité et la justice républicaine plutôt que la loi des gangs, voilà ce dont la population a besoin. Parce qu’il ne faut pas oublier que c’est elle, la première victime des caïds. Nous devons travailler en amont et faire de la prévention.

– Mais avant ça, il faut éteindre l’incendie, non ?

– Éteindre l’incendie ? Madame, j’ai confiance en vous, alors je vais vous confier quelque chose. Depuis plusieurs mois, un bruit de fond monte jusqu’à moi. J’aurais aimé ne jamais l’entendre. J’ai essayé de le minorer, mais je ne peux plus car j’ai honte et cette honte est insupportable. Elle résulte de la multiplication des agressions contre les juifs. Les fidèles de la communauté Mayan Hatorah sont harcelés lorsqu’ils vont à leur synagogue, les enfants juifs sont montrés du doigt ou battus dans la cour des établissements scolaires, les adultes sont insultés dans la rue dès qu’on observe un signe d’appartenance religieuse. Jamais je n’aurais pu imaginer que notre pays connaîtrait à nouveau ce genre de situation. Et je ne vous parle pas des réactions des élèves à qui on a essayé de faire observer

une minute de silence en mémoire des victimes de Toulouse et de Montauban. Le phénomène a une telle ampleur que je me sens impuissant. La machine s'emballe et nous sommes incapables de l'arrêter.

– Pourquoi reste-t-on aussi discret sur ce phénomène ?

– Pour agir, il faut nommer les choses, les qualifier, les placer sur l'échelle des valeurs de la République. Je vous ai parlé des appareils politiques. Ils ont le nez sur les sondages. Les questions de fond ne les intéressent pas. Regardez les dernières campagnes électorales. On a eu des débats d'énarques. Ils ressortaient leurs copies de Sciences Po et se les balançaient à la figure en se gonflant l'ego à l'ombre de leurs communicants. Quelle place dans tout ça pour la guerre des gangs et les tabassages de gamins à kippa ?

Anita laissa résonner un moment ces paroles, consciente de ne pas pouvoir aller plus loin.

– Merci, monsieur le maire, conclut-elle simplement.

Governois resta un moment songeur puis se pencha vers Anita, comme pour sortir du champ de la caméra :

– S'il vous plaît, ne parlez pas dans votre reportage de ce que je vous ai dit à propos de la communauté juive. Nous sommes assis sur un baril de poudre. Cela pourrait agir comme une allumette.

Anita réfléchit un moment.

– Monsieur le maire, vous comprenez bien que je ne peux pas oublier ce que vous venez de me dire. Si vous me l'avez dit, c'est bien parce que vous considérez que c'est d'une extraordinaire gravité. Nous n'étions pas ici pour parler de la fête des écoles. Mais j'entends votre demande. Je vais voir comment concilier votre inquiétude et mon devoir d'informer.

Guy coupa sa caméra et démontra rapidement le trépied pendant qu'Alex enfournait le matériel dans les sacs à dos. Les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

devaient rencontrer. La rue était déserte. Les dernières séances de cinéma étaient achevées depuis plus d'une heure. Seuls quelques cafés devaient encore être ouverts dans le village de Bercy.

– Tenez-vous prêts, fit Marzouk en faisant glisser une cartouche dans le canon de son Sig Sauer. Pas question de se laisser entuber par ces merdeux. Au premier mauvais geste on les allume. Pas d'hésitation. On doit leur imposer le respect.

Des claquements de culasse répondirent à ses consignes tandis que la Porsche Cayenne glissait lentement vers le rond-point.

– Là, à droite, fit Mongi en distinguant une Lexus noire tous feux éteints avec trois types à bord.

– Fais un tour pour voir s'ils n'ont pas monté un traquenard.

Younes fit une boucle à petite vitesse. Tous les véhicules garés étaient vides. Aucun signe de présence alentour, sauf deux jeunes femmes qui regagnaient leur voiture à une cinquantaine de mètres du rond-point.

– C'est bon, on y va, tu t'arrêtes vingt mètres derrière eux. On va descendre avec Mongi. Toi, tu restes au volant moteur tournant.

Marzouk marcha lentement en direction de la Lexus. Mongi, légèrement en retrait, se tenait prêt à dégainer. Ses chargeurs étaient graillés avec du 9 mm *hollow point*. De la munition interdite par les conventions internationales qui vous fait des trous de la taille d'une soucoupe. Le genre d'argument utile face aux zoulous blindés à la dope.

Deux types sortirent de la Lexus. Même dispositif que le leur. L'affaire avait été bien préparée. Visiblement, ils souhaitaient être pris au sérieux. L'un des deux s'avança vers Marzouk tandis que l'autre restait en retrait. 1,80 m, crâne dissimulé sous un bonnet de laine, regard sombre, vêtements

noirs, pantalon ample sur lequel tombait une chemise pour dissimuler une arme glissée entre le T-shirt et la ceinture. Sa démarche trop chaloupée montrait qu'on avait encore à faire à de la racaille intermédiaire, pas à des businessmen du crime.

– Tu voulais me voir ? lança-t-il sans se soucier du protocole.

Marzouk le dévisagea. Il savait que c'était dans les premières secondes qu'on imposait le respect à ce genre de trou-du-cul.

– *Salam aleikum*, mon frère, lui lança-t-il comme un reproche.

Le type au bonnet balança la tête comme s'il n'avait pas su répondre à « Qui veut gagner des millions ».

– *Aleikum salam* fit-il pour se rattraper. J't'écoute mon frère. Marzouk s'amusa intérieurement de voir ce rouleur de mécaniques jouer au bon musulman alors qu'il était certain qu'il n'avait jamais ouvert un Coran de sa vie.

– On m'a dit que tu faisais du business ?

– *Yes, man*.

– Bien, je ne vais pas perdre mon temps à te raconter des salades. J'ai quelque chose à te proposer.

– Pourquoi à moi ?

Marzouk plongea son regard le plus froid dans les yeux du chef de bande.

– On m'a dit que tu avais du monde à ton service. J'ai besoin d'un paquet de types déterminés.

– Comme ça ! T'as besoin et tu demandes ? On est pas au McDo ici !

– Écoute, si tu ne veux pas parler business, on arrête là.

– Il est où, le business ? fit le dur en regardant ostensiblement alentour.

Se tortiller en gonflant les pectoraux avait sa signification dans le « neuf cube ». Plutôt grotesque hors du contexte.

Marzouk ignora. Il n'était pas là pour faire l'éducation de ce grand con.

– Cinq kilos maintenant, cinq à la fin de la semaine.

– Vas-y, c'est quoi ? De la salade¹ ?

Marzouk fit un pas en arrière. Mongi remonta imperceptiblement la main vers son arme.

– Je crois qu'on s'est trompés. Chacun rentre chez soi. On ne s'est jamais vus.

– C'est bon, annonce, c'est quoi tes kilos ? fit le gadjo en en rabattant un peu.

Marzouk resta d'un calme olympien.

– Le prix vient d'augmenter. Vu la qualité de la marchandise, tu y perds beaucoup. Alors maintenant, je te dis les choses et pendant ce temps-là, tu la fermes. Je vais t'expliquer le deal. Mais après, si tu ne peux pas assurer, toi et tes potes, vous ne quitterez pas ce rond-point vivants. Tu peux me faire confiance, avec mes amis, on a déjà beaucoup de sang sur les mains et rien à perdre. On peut transformer ton tas de tôle en chaleur et en lumière en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Qu'est-ce que tu choisis ? Être un homme ou faire le dur au pied de ton immeuble ?

Le caïd fit une dernière grimace théâtrale pour sauver l'honneur. Mais au fond, il savait que Marzouk était le plus fort.

– Tu me prends pour une zouz² ? Annonce ton plan !

Marzouk prit le temps de laisser son interlocuteur monter en température, puis se lança :

– Alors voilà: je te vends cinq kilos de coke à vingt euros le gramme. Ça en vaut soixante-cinq. T'aurais pu l'avoir à dix si t'avais pas ramené ta gueule. Mais ça te fait déjà une bonne marge. On t'en livrera cinq autres kilos à dix euros le gramme lorsque tu auras exécuté un travail complémentaire. Après, si

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

***Direction technique de la DGSE, 141
boulevard Mortier, Paris, mercredi 27 juin,
19h15***

Léa sortit contrariée du bureau du colonel Valtot. Elle fila directement vers le sien sans même jeter un œil à l'assistante de son chef. Il faut dire qu'elle classait cette fille parmi les cireuses de pompes de première catégorie. Elle la pensait capable d'envoyer le petit Jésus en enfer pour recueillir une tape d'assentiment de son chef.

– Houlà ! fit Andreï en la voyant entrer dans le bureau. Il a refusé ?

Léa le foudroya du regard.

– Il n'aurait pas fait bon pour lui de me refuser ce contact. Pour le coup, j'aurais sonné le tocsin.

Andreï la fixa avec un sourire épanoui.

– Tu sais quoi ?

– Quoi ?

– Sauf ton respect, je te trouve jolie quand tu es en colère.

– Oui, eh bien garde ce genre de compliment pour ta femme. Vous êtes tous les mêmes, hein ? Bons pères de famille à la maison, mais toujours prêts à sauter la première conne venue !

Le jeune homme, foudroyé par la riposte, recolla le nez à son écran et attendit la fin de l'orage. Léa récupéra son téléphone portable, son sac et sortit sans dire au revoir.

Une fois dehors, elle jeta un coup d'œil à sa montre. 19h 35. Il lui restait quatre heures à tuer. Pour faire redescendre la pression, elle décida de rentrer chez elle à pied. Elle enfila la rue Belgrand en direction de Richard-Lenoir. La douleur de sa blessure à la jambe gauche se réveilla sous l'effet d'une sollicitation trop intense. Il lui fallut ralentir. Elle se sentit encore une fois humiliée. Un homme avec ce type de blessure serait resté affecté au SA. On lui aurait trouvé un job d'attente, le temps de se remettre sur pied. Mais pour elle, la décision n'avait pas traîné. À peine sortie de Bégin, avant même qu'elle ne parte en permission de convalescence, son ordre de mutation pour la direction technique était déjà signé. Il lui restait maintenant à faire son trou dans cet univers d'ingénieurs auquel elle ne s'identifiait pas. Heureusement, il y avait Andreï, mais ce petit con se mettait à lui faire du gringue. Il la prenait pour quoi, lui aussi ? Une distraction pour le mois de juillet, pendant que sa douce était en vacances à Saint-Lunaire avec les enfants ?

Arrivée place Gambetta, elle hésita à prendre le métro. Sa blessure ne lui laissait pas de repos, mais elle décida de poursuivre à pied. La descente le long du Père-Lachaise lui arracha quelques gémissements qu'elle ne put réprimer.

De guerre lasse, elle prit l'option métro au Père-Lachaise. Dix-sept stations plus tard, elle émergea de la station Denfert, à cinq minutes de chez elle. Par précaution, elle fit un arrêt à la pharmacie pour s'acheter un antalgique puissant.

Pour tuer le temps, elle se mit devant CNN et en profita pour lire ses mails. Une fois éliminés les spams, il ne lui restait qu'un bref message de sa mère et un autre de son ex-équipier qui prenait de ses nouvelles. Pas de quoi remplir une vie sentimentale. Elle se prépara un dîner à base de plats surgelés, prit une douche, se massa le genou, enfila une genouillère puis s'habilla. Pantalon souple, T-shirt et saharienne. Elle hésita a

prendre son CZ ramené clandestinement de Libye. L'idée ne lui parut pas bonne. Elle opta pour un *push dagger* qu'elle se fixa au poignet sous la manche de sa saharienne. Sortir nue pour un rendez-vous à la nature aussi floue que celui-ci sortait de son entendement. La lame effilée saurait parer au plus pressé. Et puis Paris n'était pas Beyrouth.

À 23 heures, elle était en bas de chez elle. Après quinze minutes de métro entre Denfert et la Bastille, il lui resterait un petit quart d'heure pour faire le tour du territoire sur lequel elle devait rencontrer Anki. Il avait été flou sur les signes de reconnaissance. Léa ne savait toujours pas si c'était un garçon ou une fille.

Arrivée à la Bastille, elle se dirigea d'un pas traînant vers les marches de l'opéra, passa en revue les badauds, les rollers, les skateurs, les dealers dans le but de déceler un indice permettant d'identifier Anki. En vain. Elle marcha vers la rue de la Roquette pour bifurquer rue de Lappe, vase d'expansion des bobos noctambules. Les cafés étaient pleins à craquer. Devantures ouvertes, les décors branchés s'offraient impudiquement aux yeux des passants. Léa se sentit en terre étrangère. Elle n'avait jamais participé à ce genre de vie nocturne faite de copains infidèles, de lieux à la mode qui se démodent, de fric qui brûle les doigts, de coups qu'on tire dans les chiottes. Elle venait d'une planète de paranoïaques. Les sens en éveil, les procédures en tête, le radar en recherche active, elle se sentait en guerre là où ses contemporains se contentaient de se déchirer en fermant les yeux sur ce qui les entourait.

La rue de Lappe ne lui apporta pas grand-chose à part raviver le blues qu'elle ressentait à chaque retour d'opération. Elle s'en voulait d'être incapable de prendre la vie à la légère. Impossible pour elle de ne pas juger ces gourdasses en talons aiguilles ou ces dragueurs au QI d'escargot. Pourtant, parfois, elle aurait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

métalliques portaient, dans leur infernal va-et-vient, les reflets des réverbères. Aymeric comprit immédiatement que la dizaine de types surgis de nulle part, aux visages dissimulés par des capuches et des foulards, n'étaient pas là pour plaisanter. Mouna et Sylvie, tétanisées, ne parvenaient à émettre qu'un râle de panique. Les coups redoublaient en entamant les vitres feuilletées. Christophe essaya d'ouvrir sa portière brutalement pour allumer un ou deux agresseurs. Son geste fut sans effet et sa porte fut refermée à coups de pied.

– Démarre vite, hurla Aymeric tandis que les coups de battes continuaient de pleuvoir dans un grondement de tambour de guerre.

– Putain, ça ne marche pas, constata Christophe en essayant de démarrer.

Le contact ne s'établissait plus. La voiture ne bougerait pas. Sur le seuil du restaurant, Emilio, alerté par le bruit, observa, sidéré, l'agression dont ses clients étaient victimes. Il hurla à sa femme d'appeler la police. Un cocktail Molotov éclata à ses pieds, l'obligeant à battre en retraite.

La rage des agresseurs ne diminuait pas en intensité. Des insultes s'ajoutèrent à la violence physique. La première vitre à céder fut celle de Mouna. La jeune femme reçut des coups de batte dans le visage. Le sang coula aussitôt. Christophe l'attira vers lui pour lui offrir une protection dérisoire. Les autres vitres cédèrent. Ce qui provoqua un cri de joie suivi d'un jet de cocktails Molotov qui s'enflammèrent dans un grondement rauque. Le feu enveloppa les quatre passagers dont les tentatives pour s'extraire du piège furent repoussées à coup de battes.

Emilio, l'extincteur à la main, était parvenu à éteindre le feu déclenché par le cocktail lancé contre sa devanture. De l'autre côté de la rue, il assista, impuissant, au sabbat diabolique de ces enragés qui hurlaient leur joie de voir cette voiture et ses

passagers brûler dans des cris d'horreur.

Lorsque les corps transformés en masses noirâtres s'immobilisèrent, les loubards, assurés d'avoir atteint leur but, disparurent comme une nuée de sauterelles sur leurs scooters. Les sirènes de la police ne se firent entendre que quelques minutes plus tard. Une voiture avec trois agents à bord s'arrêta au milieu de la scène de désastre. Les flammes dévoraient la BM. L'ombre des martyrs figés dans la mort se dressait comme un reproche. Un des policiers se mit à vomir. Dans le lointain, le deux tons des pompiers se rapprochaient.

Le chef de patrouille, paralysé, n'eut même pas le réflexe de prendre l'extincteur placé dans le coffre de sa voiture de service. La jeune policière qui l'accompagnait balançait sans fin la tête dans un geste de négation.

– Putain, bougez-vous le cul, faite quelque chose, leur hurla Émilio.

***12 impasse du Moulin-Vert, Paris,
vendredi 29 juin, 06h45***

Un cri guttural déchira la pâleur de l'aube. Adrien se redressa d'un bond. À son côté, Anita, en nage, était secouée par des pleurs incontrôlés. Son corps couvert de sueur collait au drap qui enveloppait son corps comme un linceul.

– Qu'est-ce qui se passe ? hurla Adrien arraché au sommeil.

Anita hoquetait, cherchant sa respiration entre deux sanglots. La voix puissante de son compagnon la tira du cauchemar dans lequel elle se débattait. L'air effaré, elle chercha ses repères, incrédule sur ce qui l'entourait, certaine d'être déjà descendue aux enfers.

Adrien comprit enfin ce qui se passait. Depuis le jour où il avait sorti Anita des griffes de ses ravisseurs, en Irak, des années plus tôt, elle était cycliquement rattrapée par les mânes de ces brutes. Leurs sévices se répercutaient en écho et il en serait ainsi longtemps encore. Comme un chapelet de bombes à retardement, ces cauchemars surgissaient de son inconscient pour la tirer vers le fond. Lorsque Adrien n'était pas à ses côtés, elle avait du mal à refaire surface.

Il attira Anita contre lui et lui caressa la nuque en déposant des baisers sur ses cheveux.

– Là, là ! Ce n'est rien. Tout va bien maintenant, lui susurrail-il à l'oreille comme à un enfant qu'on veut endormir.

Quelques sanglots résiduels se bousculèrent encore dans sa gorge puis disparurent progressivement. Adrien tira le drap pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

détecter ces incohérences.

Le directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur, à qui il revenait de présider cette réunion, apparut enfin, l'air préoccupé, une serviette sous le bras, suivi de près par une collaboratrice.

– Mesdames, messieurs, je vous en prie, asseyez-vous, fit-il en montrant l'exemple.

Peu à peu, les froissements de papier s'apaisèrent et les visages se tendirent vers lui.

– Bien, nous sommes ici pour évoquer cette affaire de diffusion de noms de fonctionnaires de l'État ayant appartenu au service action de la DGSE. Cette diffusion s'est accompagnée d'un appel au meurtre des mêmes personnes. Il ne s'agissait pas de paroles en l'air puisque trois nouveaux assassinats ont été perpétrés au cours des derniers jours. Cela fait monter le bilan provisoire à quatre, puisqu'il y a tout lieu de penser aujourd'hui que celui d'Arno Kiechel relève du même contexte. Le représentant de la DGSE peut-il nous faire un point sur la liste diffusée sur Internet et les mesures prises par le Service ?

Compte tenu de la gravité de ces événements pour la Centrale, c'était le général Camtroux, chef de cabinet du DG, qui représentait cette grande Maison. Il était en civil et portait les stigmates de nuits courtes. Cet officier qui avait autrefois été un boute-en-train au sein de sa promotion d'officiers de cavalerie à Saumur ne gardait plus de cette légèreté passée qu'un éclat vif dans le regard.

– Monsieur le directeur, nos renseignements font état de trente-cinq noms d'anciens membres du service action qui auraient été diffusés sur des sites furtifs de propagande islamistes.

– Furtifs ? ne put retenir le président de séance qui ne connaissait Internet qu'à travers les comptes rendus de ses collaborateurs.

– Des sites qui n’existent que quelques jours, voire quelques heures.

– Bon, trente-cinq disiez-vous ?

– Sur ces trente-cinq, vingt-huit sont à l’abri à Cercottes, au fort de Noisy ou à Perpignan. Pour le reste, deux sont en voyage et injoignables...

– ... Tout de même !

– ... Un trek au Népal et une navigation à la voile en mer d’Irlande ! Ils n’avaient sans doute pas envie d’être dérangés. Nous poursuivons nos efforts pour les joindre, bien sûr.

– Les cinq autres ?

– Trois n’ont pas le téléphone ou ne répondent pas. On a lancé des recherches. Pour les deux qui restent, un a été tué ce matin devant une école du XIV^e, Stéphane Yvenou et un dernier, Adrien Laurent, qui aurait été présent au moment du meurtre d’Yvenou...

– ... C’est lui qui a fait du rodéo dans les rues de Paris ?

Le général, interloqué, regarda le directeur de cabinet du ministre de l’Intérieur.

– Il s’est battu pour sauver sa peau, sinon il serait à la morgue avec ses quatre camarades.

– On a des preuves que les jeunes victimes de ses coups de parechocs étaient bien des agresseurs ?

– Les témoignages recueillis pour l’instant semblent le confirmer, intervint le représentant de la DPJ de la préfecture de police.

– Semblent, semblent... regardez ce que donnent les soupçons hâtifs de la police. On a le feu dans les banlieues maintenant.

Une chape de plomb s’abattit sur l’assistance.

Le général ne se laissa pas impressionner.

– Monsieur le directeur, je crois qu’il serait politiquement dangereux de nier ce genre de réalité. Pour ce qui concerne les émeutes...

– Cette question ne relève pas de la DGSE, je propose que nous l’évoquions plus tard. Pour l’instant, nous en sommes au bilan de vos trente-cinq fonctionnaires, trancha le président de séance d’un ton sec.

Le général se surprit à imaginer la voiture de ce haut personnage prise sous un jet croisé de cocktails Molotov lancés par des « victimes » à capuche.

– Je voulais simplement préciser que la mort de nos agents est bien le fait, chaque fois, de... personnes agissant en bandes, au visage dissimulé par une capuche et un foulard, se déplaçant en scooter. Ceux qui ont été retrouvés morts ce matin correspondent en tout point à cette description. À noter que les... « victimes » portaient des armes à feu.

Quelques sourires discrets saluèrent cette contre-offensive.

– Oui, bien, nous verrons. Il y a une enquête en cours. Il ne s’agit pas non plus de fournir des arguments incendiaires à la presse.

– La DGSE ne donne pas de conférences de presse, fit claquer le général dans une ambiance devenue électrique.

Les participants à la réunion avaient le nez plongé dans leurs papiers. Ils attendaient la fin du tir croisé entre l’Intérieur et la Défense.

– Revenons à votre décompte, s’il vous plaît. L’homme aux parechocs...

– Adrien Laurent, c’est son nom. Lieutenant-colonel ayant quitté le service action depuis sept ans. Il est actuellement hors zone de sécurité.

– Pourquoi cela ?

– Il a été contacté par nos services. La procédure voulait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

corroborant le récit d'Adrien leur revinrent à l'esprit. Suffisamment, en tout cas, pour semer le trouble dans leur esprit et susciter le réflexe d'ouverture du parapluie hiérarchique.

Déçu de ne pas avoir décelé, comme il en était persuadé, un mari alcoolique battant sa femme et abusant de sa petite fille, il concéda un coup de fil à son commandant de compagnie dont le bureau était situé un bloc plus loin dans la caserne. L'échange fut ampoulé, prudent, truffé de conditionnel mais, au bout du compte, l'officier, après avoir contacté ses supérieurs, finit par rappeler pour confirmer que la thèse d'Adrien était authentique.

– Je vous envoie une équipe du PSIG¹ pour le récupérer, annonça le capitaine. Je veux l'entendre. Après je prendrai les mesures nécessaires.

– Reçu, mon capitaine. Pour son arme ?

– Confiez-la aux gars du PSIG.

– Il est menotté.

– Libérez-le, bien sûr.

– Reçu, fit l'adjudant-chef à contrecœur. Il n'aimait pas les manières de ce type dont on ne lui ôterait pas de l'idée qu'il avait brutalisé la femme et la fillette.

Adrien entendait tout de la conversation. Pour autant, il n'était pas rassuré. Il lui faudrait autre chose qu'une gendarmette et deux gradés spécialisés dans la chasse aux voleurs de poules pour le rassurer face au gang qu'il avait affronté quelques heures plus tôt.

L'adjudant-chef fit un signe au gradé qui libéra Adrien avant de quitter la pièce.

– Je peux rejoindre ma compagne ?

– Je préférerais que vous restiez ici.

Adrien sentit la moutarde lui monter au nez.

– Vous pouvez m'expliquer pourquoi ? Au cas où vous

n'auriez pas bien compris ce que vous a dit votre capitaine, ce n'est pas moi le criminel, mais ceux qui ont essayé de me faire la peau. Vous feriez mieux de faire venir fissa un médecin pour la gamine. Son père a été tué ce matin d'un coup de batte de baseball alors qu'il la portait dans ses bras. Ça vous paraît clair ou il faut que je cherche moi-même sur le bottin ?

– Gardez votre calme, intima l'adjutant-chef.

– Je fais de gros efforts pour ça, je peux vous le garantir. Alors, ce médecin ?

L'adjutant-chef décrocha lentement son téléphone en le regardant droit dans les yeux et demanda au gradé de faire le nécessaire. Adrien n'attendit pas la fin de l'échange pour rejoindre Anita dans le bureau d'en face. Le petit homme n'eut pas le temps de l'en empêcher.

– On est tombés sur des obtus, mais ça s'arrange, dit-il pour rassurer Anita. Une équipe de balaises vient nous chercher pour nous emmener chez leur capitaine. Je pense qu'après nous serons en sécurité. Un médecin est en route, il va examiner Mathilde, fit-il en passant la main dans les cheveux de la petite.

1. PSIG: Peloton de surveillance et d'intervention de la gendarmerie.

37 Hoseynnia, Téhéran, République islamique d'Iran, vendredi 29 juin, 19h30

Le professeur Alireza Baghestani descendit au bas de son immeuble pour fumer une cigarette. La chose était mal vue, surtout le vendredi. Il devait donc se cacher. Pour cela, il avait coutume de se réfugier dans un recoin où il pouvait s'adonner à son plaisir tout en entendant les gens passer dans la rue. Le quartier de l'université était quadrillé en permanence par des Bassidj. Les étudiants inquiétaient le pouvoir théocratique. Chaque déviance par rapport aux règles de tenue des femmes était sanctionnée sans délai. Le combat pour la vertu ne faiblissait jamais et s'appliquait aussi bien aux hommes dès lors qu'un détail dans leur comportement laissait supposer des écarts par rapport aux règles de vie du bon musulman. Fumer un vendredi entraînait dans cette longue liste qui justifiait une humiliation publique : coups de matraque, insultes, harcèlement. Alireza Baghestani avait évité tout cela jusqu'à présent, faute de quoi il aurait perdu son poste au sein du centre iranien de recherche sur les télécommunications qui dépendait de l'université de Téhéran. Tout ne tenait qu'à un fil, mais il n'est pas possible pour un être humain de se soumettre sans faille à une nuée d'interdits. Les relations qu'il entretenait avec certains de ses étudiants le confortaient dans l'idée qu'un professeur est avant tout responsable de l'ouverture d'esprit, de la curiosité et de l'esprit critique de ses étudiants. Sans cela, on ne fabrique que des clones tout juste capables de reproduire à l'infini les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

apparut comme une incongruité en même temps qu'une cible facile. Adrien voulut être certain de ne pas se tromper. Il fit un pas de côté pour que le type le voie. Sa réaction le condamna à mort. Adrien appuya deux fois sur la détente, le type s'effondra. Aussitôt, il se remit à couvert. L'absence de riposte lui laissa supposer que celui que les loubards avaient envoyé en éclaireur s'était mué en guetteur solitaire pour protéger la voie de repli de ses complices. S'ils avaient été plusieurs, ils auraient défouaillé. Le bruit faisait partie intégrante de la virilité de ce genre d'énergumènes. Adrien traversa la route, observa les environs, s'approcha du corps du motard: c'était celui qu'il avait repéré à la station-service d'Avallon. Il fouilla son blouson, en sortit un Skorpion, quatre chargeurs, mille cinq cents euros et une grenade russe. Il enfourna le tout dans ses poches, à l'exception du Skorpion qu'il garda à la main après avoir vérifié qu'il était prêt à l'emploi. Avant de faire signe à Anita de le rejoindre, il souleva la visière du casque intégral et vit le regard fixe de celui qui avait rameuté la horde à ses trousses. Là où il était maintenant, c'était l'épreuve de vérité. Plus de formules: c'était Dieu ou rien. Si c'était Dieu, il aurait droit à une explication sans intermédiaire sur ce qu'il aurait fallu vraiment faire pour aller au paradis.

Lorsque le couple qui occupait la maison vit Adrien entrer, une arme dans chaque main, la dame s'effondra sur elle-même.

– Mon Dieu, ils sont tous fous, répétait-elle sans cesse.

Son mari essaya de la soutenir sans y parvenir. Il se retrouva à genoux à côté d'elle tenant sa tête contre sa poitrine.

– Prenez ce que vous voulez, mais on n'a rien. Ne nous tuez pas, s'il vous plaît.

Adrien posa ses armes sur une table et souleva la vieille dame pour l'asseoir dans un fauteuil. Elle cria en le voyant

s'approcher puis se calma en comprenant ses intentions :

– N'ayez pas peur, leur dit Adrien. Nous ne vous ferons pas de mal. La gendarmerie est attaquée par un gang de tueurs. Nous nous sommes enfuis pour leur échapper.

– C'est pour ça que ça pétarade du côté de la nouvelle caserne ? déduisit le vieux monsieur.

– Exact, mais si vous ne bougez pas d'ici, que vous fermez vos volets, il ne vous arrivera rien. Je vais vous aider, proposa-t-il en passant de la parole aux actes. Pendant ce temps-là, Anita, téléphone à un médecin pour Mathilde.

Anita embrassa la petite sur le front et la posa sur un fauteuil, non loin de la vieille dame.

– Elle va pas bien, la petite ? s'inquiéta la dame.

Anita se pencha à son oreille.

– Son père a été tué devant elle ce matin, lui précisa-t-elle à voix basse. Je dois consulter un médecin au moins au téléphone. Elle a des convulsions.

– Oh ! fit-elle, je suis vraiment désolée ! Pauvre petite chérie ! Je vais vous donner le numéro du docteur Bideau. Tenez, le mieux, c'est que vous me passiez le téléphone, là, sur le buffet.

Elle appela son docteur de famille qui, un moment de surprise passé, donna quelques conseils. En l'absence d'examen physique et compte tenu des circonstances, il précisa que le seul remède immédiatement applicable était de mélanger un peu d'alcool fort avec du jus de fruit. À ne pas renouveler, bien sûr. Mais compte tenu du traumatisme vécu par l'enfant, il faudrait voir rapidement un médecin.

Anita remercia et appliqua l'ordonnance. La vieille dame lui indiqua un placard où trouver du vieux marc. Elle prit du jus d'orange dans le frigo. Le mélange passa plutôt bien.

Du côté de la gendarmerie, les tirs ne cessaient pas.

Adrien revint de sa tournée des volets.

– Avez-vous une voiture ? demanda-t-il au vieux monsieur.

– Vous voulez nous la voler ? s'inquiéta subitement le vieil homme à nouveau envahi par la peur.

L'obscurité dans laquelle les plongeait les volets fermés, à peine tempérée par un éclairage de faible puissance, lui fit craindre d'avoir contribué à créer le décor de son futur supplice.

– Nous ne sommes pas riches, fit la dame, si vous nous la prenez, on ne pourra pas s'en acheter une autre. On a une petite retraite.

Adrien sortit la liasse qu'il avait récupérée sur le motard et la tendit à la dame.

– Tenez, il y a 1500 euros. C'est juste pour vous dédommager. Votre voiture vous sera rendue très vite, n'ayez crainte.

La vieille dame fit des yeux ronds devant une telle somme. Elle regarda son mari qui resta bouche bée.

Adrien mit un genou à terre et posa une main rassurante sur l'épaule de la vieille dame. Placé ainsi à son niveau, il la regarda dans les yeux.

– Vous n'avez rien à craindre, nous sommes des gens honnêtes, mais nous n'avons pas le temps de vous expliquer. Des policiers vous diront, plus tard, pourquoi nous faisons cela.

Il se releva, prit les clefs que lui tendait mécaniquement le vieux monsieur et entraîna Anita et Mathilde vers le garage. Heureusement, l'ouverture donnait sur une voie en contrebas.

La vieille Ford Escort démarra au quart de tour. Adrien avait glissé son pistolet dans sa parka et disposé le Skorpion sur le siège passager. Anita étendit une couverture sur le sol, à l'arrière, et s'y installa avec la petite dont le corps se détendait sous l'effet du sédatif du docteur Bideau.

– Allez, on va essayer de passer entre les gouttes. Restez

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réserver. On peut aussi mettre les propriétaires en danger. Non, je t'assure. C'est pas pour rien qu'au Moyen Âge...

– Le Moyen Âge ? Nous, c'est la préhistoire qu'on est en train de vivre ! Cela dit, vu la façon dont les choses se sont déroulées chez les gendarmes, tu as raison, il est peut-être plus prudent de choisir une option originale. J'aurais tout de même espéré que la DGSE nous offre une meilleure protection.

Adrien encaissa sans broncher.

– Anita, fit-il d'une voix douce en lui caressant la joue, tu as vu de quoi sont capables nos adversaires. Ils feront tout pour nous empêcher de rejoindre un lieu sûr. Ce qu'ils ont fait en banlieue parisienne, ils peuvent le faire ailleurs. Si on va à Perpignan, Cercottes ou Quelern, on risque de tomber dans un traquenard. Aller dans une caserne, une base aérienne ? Le temps qu'ils obtiennent une confirmation de leur hiérarchie, il sera peut-être trop tard. Qui nous dit aussi que les capuches n'auront pas de complices à l'intérieur ? Non, je t'assure, nous devons trouver nous-mêmes la meilleure planque. On finira bien par venir nous chercher. Mais avant, il faut reprendre les commandes. Pour l'instant, on subit. C'est la pire des situations.

Sa compagne pleurait en silence, Mathilde serrée contre sa poitrine.

– D'accord, fit-elle d'une voix étouffée.

Si l'on en croyait le dépliant récupéré à l'hôtel, environ une vingtaine de kilomètres séparaient Gevrey-Chambertin de l'abbaye de Cîteaux. Adrien choisit l'option longue. Il partit plein nord, direction Dijon, avant de bifurquer plein sud jusqu'à Saint-Jean-de-Losne. Uniquement des routes secondaires. Il put alors se diriger calmement vers l'abbaye, à peu près certain que personne ne l'avait suivi. L'absence de relief dans la vallée lui avait permis d'observer loin derrière lui.

Lorsqu'il immobilisa la voiture devant la porte, il se

demanda si l'hospitalité était encore un devoir pour les Bénédictins.

La cloche retentit dans le silence. La nuit n'était pas encore tombée, mais la nature avait déjà entamé sa pause. L'odeur de l'herbe coupée se mêlait à celle du bois massif de la porte. Il fallut un certain temps avant que le guichet ne s'ouvre dans un grincement de loquet rouillé. L'abbaye était fermée depuis la fin de l'après-midi. Les moines étaient retournés dans le silence de la prière continuelle. Le frère portier approcha son visage du guichet. Il devait être grand car il dut se baisser pour cela. Ses traits calmes, soulignés par des sourcils blancs, dégageaient sérénité et bienveillance.

– Bonsoir, que puis-je pour vous aider ? demanda-t-il d'une voix douce et grave.

– Nous vous demandons l'hospitalité, répondit simplement Adrien.

Le frère portier lut la fatigue sur son visage. Il vit également Anita portant Mathilde dans les bras. Sans hésiter, il déverrouilla la porte, l'ouvrit et s'effaça en désignant la porte du parloir.

– Soyez les bienvenus, entrez je vous prie.

Adrien et Anita pénétrèrent dans une pièce aux murs blancs. Une croix de bois de grande dimension ornait le mur du fond. Sa couleur sombre contrastait avec le blanc immaculé. Au-dessus, calligraphiée en lettres rouges, une citation de saint Matthieu : « J'étais un hôte et vous m'avez reçu. » Des sièges de bois étaient alignés de part et d'autre d'une table dépouillée.

– Asseyez-vous, proposa le portier. Je suppose que vous êtes en quête de silence, de paix...

Adrien le regarda dans les yeux, incapable de mentir.

– Notre vie est en danger, nous avons besoin de votre

protection.

– Seul le Seigneur peut vous protéger. Les frères de cette abbaye ne sont que des hommes qui s'efforcent, en toute humilité, d'obéir aux commandements de Dieu. Mais nous pouvons vous aider par la prière. En entrant dans cette maison, vous avez marqué, même inconsciemment, votre confiance dans notre Seigneur. Prions-le, je vous prie, pour le remercier.

Adrien n'était pas à son aise dans cette phraséologie, mais entrer dans l'univers monacal en fuyant la mort impliquait d'en respecter les règles. Il se leva, suivi par Anita, et écouta avec respect le frère portier prononcer une courte prière. Étrangement, cela les apaisa. Tant de calme et de certitudes, tant de siècles dégagés des contingences humaines conféraient à ces lieux la paix de l'éternité.

Le frère portier les invita à se rasseoir.

– Je vais chercher l'abbé. Vous pourrez lui confier les raisons de votre demande, fit-il en inclinant légèrement la tête avant de sortir.

Anita s'approcha d'Adrien et posa la tête sur son épaule, Mathilde blottie dans son giron.

– Ils ne pourront pas nous garder. Ils n'ont rien à voir avec tout ça. Tu imagines les conséquences pour eux si les tueurs apprennent qu'on est ici ? Ce sera un jeu d'enfant de pénétrer dans l'abbaye.

– Je ne sais pas comment sont ces moines, ni ce qui est vraiment essentiel à leurs yeux. Mais pour une raison qui m'échappe, je pense qu'on ne commet pas d'erreur en nous réfugiant ici.

Un bruit de pas sous le porche annonça l'arrivée de l'abbé. Il était accompagné de deux moines plus âgés que lui. Le religieux devait avoir à peine entamé la cinquantaine, les cheveux ras, le regard dense. Il portait le même habit que les autres : une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par ce meurtre qui remet en cause la survie de la société qu'il dirigeait avec un grand sens humain. Certaines rumeurs font état d'un éventuel règlement de comptes lié à son passé supposé d'agent secret et vont même jusqu'à établir une relation avec une série d'assassinats qui mobilise les services de police et les autorités de l'État: Arno Kiechel, quai André-Citroën, le 19 juin, Aymeric Guillemin de Montplanet, Christophe Degroote, Mouna Belkacem et Sylvie Benazech le 28 juin au Chesnay et Stéphane Yvenou, rue Boulard, dans le XIV^e, le 29 juin. Sept victimes dont le meurtre a eu lieu selon le même mode opératoire: un groupe organisé, méthodique et déterminé...

Adrien accusa le coup. Il sentit remonter en lui, une fois encore, cet instinct de bête traquée. À ceci près que l'arme qui battait contre son flanc lui parut dérisoire face à cette meute lancée sur ses traces. Une immense fatigue brouilla ses pensées.

– Jonathan ! Son pseudo au service action, c'était Jonathan. Un chef d'équipe qui savait ce qu'il voulait. Il a dû rester dix ans à la Boîte. Il était en transit, en mouvement permanent. Un créatif. Dix idées à la minute. Il m'avait parlé de son projet de société de sécurité. « Les branleurs qui soutiennent les murs d'immeuble, je vais t'en faire des pros fiers de leur boulot », qu'il disait. Belle idée. Son côté fleur bleue.

– Je ferai prier pour l'âme de Jonathan. Le bien qu'il a fait lui vaudra une place auprès du Seigneur.

– Ouais, une place ! marmonna Adrien qui eut du mal à contenir sa colère.

– La révolte contre l'injustice est légitime, mais la vengeance est l'instrument du diable. Prenez le temps de pleurer votre ami et pardonnez aux criminels car ils construisent leur propre malheur.

Adrien n'avait pas le cœur au pardon. Impossible. On ne tend pas la main pendant un combat à mort. Les prédateurs devaient être neutralisés. Une fois le sol imbibé de leur sang, il serait peut-être temps d'avoir pitié d'eux et de leurs parents.

– J'aurais besoin d'entrer en contact avec l'extérieur.

L'abbé acquiesça, conscient de ne pas être parvenu à canaliser les sentiments soulevés chez Adrien par la mort de son compagnon d'armes. Il ne s'en formalisa pas tant sa confiance était grande dans les voies que prendrait le Seigneur pour faire appliquer sa justice.

– Je suppose que vous avez vos méthodes et vos contacts ?

– Bien sûr. Mais je ne peux pas utiliser mon matériel. On pourrait me pister. Avec un accès à Internet sur une machine qui ne peut pas m'être associée, je pourrais m'en sortir.

– Je vais demander à frère Théophile, notre spécialiste de l'informatique, de mettre en place un ordinateur dans votre chambre. Vous pourrez ainsi faire ce que notre Seigneur vous inspirera. Je vous fais confiance pour ne pas mettre en danger notre communauté. Si d'aventure vous avez des besoins particuliers liés à la sécurité de vos communications, exprimez-les à frère Théophile, il est très compétent.

Adrien remercia l'abbé et jeta un dernier regard au tableau accroché au mur avant de sortir. Le fils de Dieu avait décroché dans la trentaine. Lui approchait de la cinquantaine au galop et était toujours en première ligne. Il se surprit à l'envier.

***Centre de situation de la DGSE, 141
boulevard Mortier, Paris, dimanche 1^{er}
juillet, 09h55***

Léa arriva avec quelques minutes d'avance. Elle croisa son ancien patron, le général Latrious, directeur des opérations.

– Tiens, Hirsch, qu'est-ce que vous foutez là? s'étonna-t-il.

Le centre de situation était le lieu où se traitaient 24 heures sur 24 les affaires les plus chaudes dont s'occupait la DGSE. Le général ne semblait pas concevoir qu'elle puisse fréquenter ce saint des saints.

– Les assassinats, mon général. Il y a un point de situation.

– Ah, c'est vrai. Fâcheux, cette histoire. La DT est impliquée ?

– Disons qu'on tire un fil.

– Bon, eh bien bonne chance. Moi, je mets les voiles. Je quitte la Boîte en septembre. D'ici là, les Syriens vont encore nous en faire baver. On vous regrette au SA, conclut-il, comme on balance un lot de consolation.

Rien de nouveau sous le soleil, déplora Léa. Ce type n'écoutait toujours que lui-même. Quant aux regrets du SA, s'il l'avait voulu elle y serait encore. Mais sa posture de mâle dominant lui faisait préférer évoluer parmi ses congénères. Elle évacua ces sentiments négatifs avant d'entrer en réunion.

Le type qui l'avait reçue après le contact avec Anki lui fit signe d'entrer dans une salle attenante. Une demi-douzaine de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rampe pour accéder à l'étage supérieur, il vit Pintard, l'arme contre la cuisse, progresser en silence contre le mur. Son ange gardien était là. Il lui désigna le plafond du doigt pour indiquer ses intentions.

Sur la plate-forme du troisième, le point bleu grossit. Éliès marcha dans la direction indiquée après s'être assuré qu'il n'y avait toujours pas de vidéo à cet étage. Il chercha un *chouf* en vain. Lorsqu'il devina la silhouette de la Cayenne, il dégaina son arme et progressa en se dissimulant derrière une rangée de voitures. À quelques dizaines de mètres du véhicule, il se mit à quatre pattes et jeta un coup d'œil panoramique au ras du sol. Pas un pied à l'horizon. Il tenta un coup d'œil vers l'habitacle de la Cayenne, mais les vitres teintées le laissèrent sur sa faim. Si près du but, il ne pouvait gâcher le travail déjà accompli. Il rebroussa chemin et fit une large boucle pour revenir par l'arrière de la Cayenne. Le temps qu'il mit pour l'approcher lui parut sans fin. L'oreille tendue, il guettait les signes de présence. Lorsqu'il parvint au contact du 4 x 4, il s'assura d'abord de la fixation de sa balise, puis colla l'oreille contre la carrosserie. Rien. Il resta à l'écoute plusieurs minutes. Sauf à ce que les occupants dorment, parfaitement immobiles, cette voiture était vide.

Éliès composa rapidement un SMS pour préciser à Pintard que leur objectif était à l'emplacement 37 et qu'il allait retourner à la voiture. Le repli se fit en douceur. Le gardien poursuivait sa nuit et ne vit pas les deux fantômes disparaître dans la rue.

Éliès rappela la permanence opérationnelle des stup' de Lyon. Cette fois, rien à redire. Un contact avait été établi avec Paris. Les stup' avaient décliné en refilant la patate chaude à la DCRI. Bien présentée, l'affaire passa comme une lettre à la

poste. Une équipe allait prendre contact pour assurer le relais. Ils iraient dormir quelques heures et aviseraient ensuite de la conduite à tenir. Pintard accueillit la nouvelle avec soulagement. Il était prêt à donner son arme de service au premier voyou venu en échange d'un bon lit.

Le grondement permanent de la circulation sur le périphérique, vaguement amorti par le double vitrage de la chambre, fut couvert par la sonnerie du téléphone. Pintard, perché sur la couchette réservée aux enfants, sursauta et faillit s'effondrer sur Éliès qui dormait dans le lit principal. Les frais de déplacements qu'ils ne toucheraient que dans plusieurs semaines ne leur avaient pas permis de s'offrir mieux qu'une chambre de Formule 1 pour deux. Vingt euros chacun ! Le double, même, sinon, on les aurait mis dehors à midi ! Belle illustration de la santé des finances publiques et de la considération accordée à leur métier !

Éliès émergea d'un sommeil comateux et décrocha avec difficulté :

– Mouais ?

– Le gang des Lyonnais ? Debout là-dedans ! plaisanta un des gars de la DCRI qui avaient pris leur relève.

À l'extérieur, le ciel nuageux laissait filtrer une lumière que les rideaux ne parvenaient pas à arrêter.

– Si tu me réveilles pour me dire ce genre de conneries...

– Calme, poulet ! T'excite pas. Il est temps de se lever. Presque 2 heures... de l'après-midi. Il faudrait qu'on se parle pour la suite.

– Du nouveau ?

– Pour l'instant, rien. Mais quand ça va bouger, il sera trop tard pour s'organiser.

Vers 2 heures du matin, le moral des Lyonnais était au plus bas. Dix heures déjà qu'ils se relayaient avec les gars de la DCRI. Un soum' était arrivé en fin d'après-midi. C'était plus discret que de rester en planque dans une voiture. Les Tunisiens avaient l'œil. Eux ou leurs *choufs* auraient fini par les repérer.

Éliès faisait une ronde dans le quartier en compagnie d'un collègue de la DCRI. Pintard, pendant ce temps-là, réfugié dans le ventre du Volkswagen Transporter aménagé pour les surveillances de longue durée, observait les mouvements autour du parking. Lui aussi avait son partenaire. Autant dire qu'il se sentait marqué à la culotte. Quand la DCRI met des billes sur le tapis, ce n'est pas pour faire de la figuration.

La rue en sens unique leur facilitait le travail. Avec les jumelles de bord, fixées sur un trépied, le lieutenant pouvait lire dans le blanc des yeux des conducteurs.

À cette heure-là, le Diplomate, le seul bistrot du coin, était fermé. Éliès avait épuisé tous les sujets de conversation, ce qu'il savait sur Marzouk et ses acolytes. Ne restait que le silence et le bruit de leurs pas dans la nuit. *Spying is waiting.*

Pintard regarda sa montre : 2h 25. Personne ne circulait plus dans la rue depuis une bonne heure. De temps en temps, des phares à l'horizon les mettaient en éveil. Ils photographiaient les plaques et les passagers à tout hasard, puis leur attention retombait.

Des pas résonnèrent dans leur dos. Plus sourds que des talons de femme, mais plus sonores qu'une démarche masculine. Les deux policiers tendirent l'oreille. Ce ne pouvait être leurs collègues. Ils se déplaçaient plus discrètement et prévenaient lorsqu'ils venaient assurer la relève. De toute façon, il n'était pas 3 heures.

Les pas s'approchèrent du soum' sans qu'il soit possible

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'un mince paravent dissimulant une désolation intérieure. Sans Kern, son fils, sans sa famille et ses amis Adrien et Anita, elle aurait déjà cédé à l'envie de rejoindre celui qui l'avait quittée trop vite. Elle redressa lentement la tête et regarda Léa. Sans comprendre pourquoi, cette femme avait réussi à la mettre à nu face à elle-même en quelques mots, un regard, peut-être un code de reconnaissance invisible qui révélait leur appartenance au même clan, celui des combattantes de l'impossible, des coureuses de chimères.

– Bien sûr, approuva-t-elle en s'accordant un moment pour rassembler ses idées... Vous avez entendu parler de l'affaire Branton ? L'ancien coordonnateur du renseignement auprès du président de la République.

– Oui, même si peu de choses ont filtré.

– Je vous passe les détails. Sachez simplement qu'Adrien a été envoyé en mission au pays Basque par Édouard Branton. Une mission occulte pendant laquelle Adrien s'est trouvé confronté à une équipe de policiers... disons... factieux, qui travaillaient, paradoxalement, également pour Branton. Un mauvais hasard dans lequel Adrien a joué involontairement le rôle de grain de sable dans les rouages compliqués que Branton mettait en œuvre. Cet homme avait une façon très particulière de concevoir l'intérêt supérieur du pays.

– Comment ça s'est terminé ?

– C'était, sans qu'on le sache, la première manche de ce qui est devenu un duel entre Branton, le manipulateur occulte, et son instrument, Adrien, qui a refusé de courber la nuque. Il a mis au jour une organisation policière clandestine, liée à l'aile dure de la garde civile espagnole. Il y a eu des morts. Branton a essayé de le faire exécuter, il en est réchappé, par miracle. Ensuite, Anita l'a protégé. Elle avait récupéré des documents très compromettants, des preuves accablantes. Avec l'audience

qu'elle a dans les médias, en cas de déballage, le gouvernement était à genoux. Un accord tacite a mis un terme aux hostilités. Adrien est parti se mettre au vert en Israël.

– En Israël ?

– Oui, pourquoi ?

– Non, rien. Et que s'est-il passé ensuite ?

– La seconde manche du duel, c'était l'affaire du Burma Club.

– Pardon ?

– Oui, une affaire complexe de niveau international autour des questions énergétiques. Branton a voulu jouer solo. Toujours sa vision personnelle de nos intérêts stratégiques. Encore une fois, il a voulu manipuler Adrien. Mais l'enjeu était énorme, le chef de l'État n'avait plus confiance en lui. Le grain de sable a encore fait son office, cette fois, de manière définitive.

– Je suppose que le colonel Laurent s'est fait quelques adversaires.

– La police, notamment la DCRI, a fait l'objet d'un coup de balai sévère quand le pot aux roses a été découvert. Le réseau Branton a été démantelé.

– Pas mal de rancœur chez les policiers, j'imagine.

– Je ne suis pas dans le secret mais, selon Adrien, pas mal d'entre eux ont été satisfaits de l'éviction de ces gens qui dévoyaient leur métier.

– Il n'empêche qu'un grand nettoyage comme celui-là laisse des traces et engendre des désirs de vengeance.

– Vous pensez à un lien entre cette affaire et les meurtres récents ?

– Qui sait ?

– Dans ces cas-là, Adrien aurait été la première et unique victime, non ?

– Sauf si on a affaire à des gens raffinés qui veulent détruire leur proie psychologiquement avant de l'éliminer physiquement.

– Ils auraient éliminé d'anciens membres du service action uniquement pour acculer Adrien ?

– C'est une hypothèse. Les victimes sont des gens qui ont quitté le Service à peu près à la même époque que lui. Ce qui signifie qu'ils se connaissaient, ou mieux, qu'ils étaient amis. Imaginez le cercle qui se resserre. Il y a de quoi flipper, non ?

Ming Li réfléchit un instant.

– C'est vrai qu'Anita m'a parlé de l'enterrement d'un ami d'Adrien en Alsace, lundi dernier. Ils avaient passé plusieurs mois ensemble au Nigeria. Adrien était bouleversé. Un assassinat... mais je n'ai pas de détails.

– Vous voyez ! Cette hypothèse n'est pas stupide ! Il y a quand même un twist, fit remarquer Léa en fronçant les sourcils. Je ne comprends pas comment des ex-flics ripoux pourraient faire exécuter leur vengeance par des bandes de loubards.

– Pas si improbable que cela, je suis bien placée pour vous le dire, souligna Ming Li en chassant aussitôt les mauvais souvenirs qui revenaient à la surface.

– Je crains que vous ayez raison, conclut Léa. Difficile de trouver une vraie piste dans tout ça. Dès que vous avez du nouveau, appelezmoi à ce numéro, fit-elle en tendant une carte à en-tête du ministère de la Défense. Lorsque je décrocherai, demandez Mme Folio, comme les livres. Je vous dirai que c'est une erreur. On se retrouvera au MK2 Grande Bibliothèque, à la boutique de DVD, une heure après. Si je dis: « Désolée, c'est une erreur », vous raccrocherez et vous ne bougerez pas de chez vous.

La procédure n'étonna pas Ming Li. Elle la répéta pour elle-même, saisit le numéro sur son téléphone au nom de Folio et donna le sien en échange.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de renforts redonna du tonus aux agresseurs. Les cadavres de leurs trois acolytes furent tirés à l'extérieur et chargés aux côtés des deux autres.

Matt entendait le remue-ménage au-dessus de sa tête et attendait que ses agresseurs découvrent l'accès à la cave. Son cœur cognait, le sang continuait de couler sur son visage. L'image des balles frappant Dolorès passait en boucle dans sa tête. Il fut pris d'une envie furieuse de remonter à la surface, de tirer dans le tas et d'en finir. L'absurdité de ce qui s'abattait sur lui et le chagrin immense qui le submergeait lui faisaient abandonner toute idée de patience, de tactique. Cette affaire devait s'achever au plus vite.

Des pas dans l'escalier le ramenèrent au réel. Ils avaient trouvé l'accès à son refuge. L'obscurité était à peine rompue par un rai de lumière descendant de la cuisine. Matt braqua son arme et entrevit un reflet sur le canon d'une kalach qui se pointait à l'angle du mur. Il reconnut la technique maintes fois observée dans les combats de rue. Il se mit à l'abri et se boucha les oreilles au moment où le tireur déclenchait une longue rafale qui arrosa au hasard. Les casiers à bouteilles furent les principales victimes. Une odeur de vinasse se répandit immédiatement. Lorsque le claquement de la culasse confirma que la dernière cartouche du chargeur avait été tirée, Matt fit un bond en avant, se coucha sur le dos et tira coup sur coup dans l'enfilade de l'escalier. Deux nouveaux corps s'affalèrent, dont un sur lui. Le type sentait fort. Un mélange de sueur et de trouille. Ils avaient beau gueuler comme des fanatiques, les pilules qu'ils avalaient pour se sentir invincibles ne gommaient pas les réactions du corps au danger. De nouveaux tireurs arrivèrent et arrosèrent l'escalier à distance.

Matt attira le cadavre vers le fond de la cave pour s'en faire une protection. Il lui fouilla rapidement les poches et en sortit

un couteau, une liasse de billets et un téléphone. Deux chargeurs scotchés tête bêche étaient glissés dans la ceinture de son pantalon.

Pour temporiser, Matt retira le chargeur vide de la kalach, engagea le plein et tira de petites rafales vers l'escalier. Il vérifia si le téléphone captait. Il y avait juste un bâton. Il composa le 17 et attendit. La ligne était occupée et les tirs redoublaient. Il laissa le téléphone sonner, le posa sur le rebord d'un muret et se boucha les oreilles. Les tirs résonnaient dans la cave et faisaient un vacarme assourdissant. Un éclair jaillit devant lui, puis plusieurs autres. Les agresseurs avaient lancé des cocktails Molotov pour le contraindre à sortir ou le griller comme une sardine. L'incendie ne prit pas dans la cave car il n'y avait que de la terre battue et de la pierre sèche, mais la fumée intoxiqua Matt qui n'eut d'autre solution que de s'approcher de la sortie. Il n'eut pas le temps d'anticiper un nouvel assaut. Des tirs continus de kalach le contraignirent à rester terré. Derrière ce mur de plomb, les tueurs avançaient. Il ne vit pas celui qui lui vida son chargeur dans la tête.

Le calme retomba subitement. La fumée des cocktails Molotov contraignit les attaquants à remonter rapidement le corps de Matt à la surface pour le montrer à leur chef. Ils le jetèrent sur la terrasse de teck qui bordait la piscine. Impossible d'imaginer que quelques minutes plus tôt, au même endroit, le bonheur semblait éternel.

Le grand type au bonnet sortit son téléphone et photographia le cadavre de Matt avant de lui décocher un violent coup de pied dans ce qui restait de son visage. Son geste déclencha la curée. Le corps fut rapidement transformé en charpie.

D'un coup de sifflet, le type au bonnet fit embarquer les derniers cadavres dans le Trafic de gendarmerie, ordonna de

mettre le feu au mas et fit embarquer ses troupes. Moins d'un quart d'heure s'était écoulé depuis l'embuscade tendue aux gendarmes. Les flammes commençaient à ronfler dans la maison lorsque la colonne des agresseurs reprit sa route. Elle tourna le dos à La Palud et poursuivit vers le nord. Derrière elle, il n'y avait que mort et désolation. Des colonnes de fumée s'élevaient de différents endroits de Castellane, des bois audessus de La Palud et du mas de Rouvere.

Ayant atteint la départementale, la colonne se scinda, renouvelant la manœuvre à chaque carrefour. Bientôt, il n'y eut plus que des voitures isolées mêlées à celles des touristes, nombreux à cette saison.

1. DGGN : direction générale de la gendarmerie nationale.

1. HK: Heckler et Koch (pistolets mitrailleurs).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son emplacement quelques minutes plus tard. Autant arriver avec une fanfare et des pom-pom girls. En plus, l'emplacement était pile devant le restaurant installé à l'angle.

– Bon les filles, je vous laisse, soyez sages, ironisa le chauffeur en quittant ses deux collègues. Appelez-moi si vous avez besoin. Je reste dans le coin.

Il verrouilla les portes et descendit paisiblement la rue Bachelet où il fit étape à la première terrasse qui se présentait.

À l'intérieur, Édouard installa une caméra vidéo sur son trépied. Il avait l'avantage d'être aux premières loges. Les vitres sans tain de l'arrière du soum' étaient à moins de vingt mètres de la porte d'entrée de l'immeuble. S'il n'arrivait pas à ramener du poisson dans ses filets, c'était à désespérer. La mise en place fut achevée aux alentours de 10 heures. William prit le premier quart tandis qu'Édouard s'efforçait d'exploiter ce que le stagiaire leur avait rapporté.

Tous les noms avaient été passés au crible. Le Service leur avait envoyé une compilation des fiches correspondantes. Deux retraités, quatre étudiants, dont un Russe et une Espagnole, trois couples honorablement connus, un quadragénaire ingénieur du son dans une société de production du XVIII^e, trois femmes seules et deux médecins au rez-de-chaussée, un généraliste et un dentiste. Restait un nom qui correspondait à une personne qui avait déménagé un mois plus tôt à Nevers. L'appartement était à louer.

Dans les antécédents, deux femmes seules avaient eu des relations avec la justice : l'une parce qu'elle avait été sauvagement battue par son mari qui était maintenant en prison. Elle avait deux enfants de quatre et six ans. L'autre, pour fraude fiscale dans le cadre d'une société de communication.

Édouard souleva un sourcil en regardant les photos

associées aux fiches. Il n'aurait pas passé la soirée avec la femme battue, en revanche, la fraudeuse fiscale... Joli minois, yeux sombres, brune avec ces traits méditerranéens qui vous font chavirer dans le vice sans remords.

– Avec ça, chuchota-t-il à son collègue, on est bien avancés. Si on s'en tient au plus probable, notre loustic peut être en relation avec trois femmes seules... et, bien sûr, avec un homme également seul. J'élimine celle qui a deux enfants en bas âge. Restent trois possibilités.

William s'approcha pour regarder les photos et paria sur la brune aux yeux noirs.

– Aucune imagination ! déplora Édouard.

Chaque fois que la porte d'entrée du 77 s'ouvrait, le rythme cardiaque du policier de faction s'accélérait imperceptiblement. Ils virent du monde défiler au cours de la journée. Pas autant qu'ils l'auraient souhaité, mais ça allait et venait. La mémoire de la vidéo se remplissait d'une galerie de portraits qui étaient rapidement isolés et envoyés à l'identification. Les patients des deux cabinets médicaux agissaient comme un métronome et brouillaient le jeu. Les étudiants, pour leur part, se déplaçaient en groupes de trois ou quatre. La plupart du temps, seul l'un d'entre eux était répertorié sur les listes. Ça faisait beaucoup de paille pour peu de résultat.

En fin d'après-midi, l'ingénieur rentra du travail, l'air sombre, suivi de près par la femme battue avec ses deux enfants et des sacs de courses pleins à ras bord.

– Je la vois mal passer ses soirées avec notre maquereau à boucle d'oreille, celle-là ! fit Édouard.

William approuva d'un mouvement de sourcils.

La température dans le soum' était à la limite du

supportable. La circulation d'air se faisait *a minima*. Impossible de laisser les vitres ouvertes. Seules des grilles aménagées dans les parties hautes du fourgon assuraient le renouvellement de l'oxygène. Les bouteilles d'eau stockées dans un coin se vidaient au fur et à mesure que les bocalux à urine se remplissaient.

Dans ces conditions, il n'était pas facile de rester concentré. La confiance en la caméra aida les deux hommes à sombrer sans remords dans un somme réparateur.

Un *black-out* total les frappa entre 18 et 20 heures. Ils s'étaient levés tôt et se trouvaient sur les dents depuis un moment. Les nuits étaient souvent courtes à la DCRI. Les excuses ne manquaient pas.

Lorsque Édouard ouvrit l'œil, il regarda l'heure, il évalua la longueur de son interruption de service et se repassa la vidéo en accéléré. Il isola les portraits qu'il n'avait pas encore répertoriés, notamment celui de la brune qui le faisait fantasmer. Le ralenti repassé plusieurs fois lui permit de profiter de la souplesse de ses hanches et de l'élégance de ses mouvements de tête qui entraînaient son buste dans une sorte de ballet sans public. Il nota le regard profond qui balayait la rue avant de disparaître derrière la porte. Un soupir d'aise s'échappa de sa poitrine.

– Qu'est-ce qui se passe, demanda William en émergeant péniblement.

– Jinane est rentrée chez elle.

– C'est qui, ça ?

– Une de nos hypothèses. La brune aux yeux noirs !

– Montre un peu ! fit-il, intéressé.

Édouard lui rejeta le ralenti en gros plan. William but les images la langue pendante.

– Je lâcherais volontiers mes frais de déplacements du mois pour emmener cette petite caille au restaurant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

droit au but.

– Le cabinet est au taquet. Pourriez-vous mettre un officier à notre disposition pour... quelque temps.

Celui que l'on surnommait « Bébé », à cause de ses initiales, semblait chercher la logique sous-jacente. Un ingénieur ne se refait pas, il a toujours besoin de démonter les mécanismes.

– Quel genre d'officier ? Nos équipes sont sous tension...

– Le commandant Léa Hirsch, asséna Camtroux laissant comprendre que cette question ne serait pas soumise à débat.

La précision de la demande décontenança l'ingénieur général.

– Ce commandant est sans doute arrivé depuis peu... je ne le... la connaît pas... encore.

– Elle est dans l'équipe de Valtot. Vous pouvez l'informer ?
Merci.

Le ton employé par le chef de cabinet, appuyé par le regard déterminé du DG, ne lui laissa aucune marge de manœuvre. Il prit son dossier et sortit.

Le DG se versa un verre d'eau, resta silencieux un moment puis leva les yeux vers Camtroux.

– Ton joker, c'est juste pour me remonter le moral ou bien tu y crois ?

– Cette fille a su établir un contact avec une source qui tentait de nous prévenir pour l'affaire des listes d'agents du SA.

– Quelle mission veux-tu lui confier ?

– Pendant que le diplodocus avance à son rythme, je vais miser sur un duo moins conventionnel. On n'a rien à perdre.

L'assistante du DG entra dans la salle.

– Monsieur le directeur général, votre voiture vous attend. Votre rendez-vous à l'Élysée est confirmé.

1. Voir *Burma Club*, du même auteur, éditions du Rocher.

1. A1 : renseignement totalement fiable, corroboré par d'autres moyens.

***Cité de l'Ariane, Nice, mardi 3 juillet,
08h05***

La BMW noire à gèntes alu était stationnée au fond du parking souterrain, dans une zone d'ombre. La cité avait aménagé le local en plate-forme multi-usages : supermarché de la dope, stade à tournantes, cour de justice sommaire pour les balances. Les rares ampoules subsistantes avaient été explosées à coups de battes, sauf une. Préparer un coup, c'est de l'art et, pour le coup, un artiste était de passage à l'Ariane, la cité la plus dangereuse du 06, un vrai cauchemar pour les poulets barricadés dans leur caserne trois tours plus loin. Une source innommable d'inquiétude pour les bourgeois qui rêvaient de claquer leur tune, peinarads, au bord de la mer, à quelques kilomètres à peine.

Adossé à la voiture, un grand type, regard sombre, bonnet de laine vissé sur le crâne, vêtements noirs, amples, regardait de haut les petits caïds de la cité qui venaient mettre un genou à terre devant lui. Pour un rouleau de biftons, ils courbaient la nuque en prenant des airs. Deux mastards, en retrait, comme des fantômes, capuche sur la tête, encadraient la scène du regard, invisibles. Seul un reflet occasionnel sur l'acier de leur kalach pouvait révéler leur présence dissuasive.

Lorsque les soldats convoqués furent tous là, l'homme au bonnet leur fit signe de s'approcher du coffre de la voiture. Pour l'occasion, ils étaient tous en noir. C'était une consigne. Pas question de faire carnaval. On travaillait sur du sérieux. Il appuya sur le bouton du coffre qui s'ouvrit dans un mouvement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

demander ce qui s'était passé. Cela l'aida à retrouver ses réflexes professionnels.

– Bello, ordonna-t-il à son major, établissez un périmètre. Personne ne doit entrer sur la scène de crime.

Abbaye de Cîteaux, mardi 3 juillet, 14h30

Un moine en tenue de travail vint récupérer le chariot sur lequel Adrien avait posé les plateaux-repas. Anita avait à peine touché à son assiette et s'était remise aussitôt au travail sur son ordinateur. La petite Mathilde avait avalé son riz grain par grain, le regard perdu dans le vague. Les tisanes que lui préparaient tour à tour les frères de service aux cuisines n'étaient pas la seule cause de cette léthargie. Adrien partageait sa détresse. Qu'y avait-il de pire pour une petite fille que de laisser son père abattu sur un trottoir sans pouvoir lui dire adieu ? Il souffrait aussi car c'était son ami, son frère, Youle, qu'il avait laissé sur le terrain pour sauver sa peau. Dur, pour un soldat, d'abandonner un copain derrière soi. Au tour de Mathilde, malgré son jeune âge, de s'imprégner de cette énigme : comment vivre quand ce qui vous est le plus cher a disparu ?

Adrien la prit dans ses bras en pensant fort à son ami pour qu'il l'inspire dans ses gestes. Il fit quelques pas dans le couloir et sentit le petit corps tiède se détendre contre lui. Un instant, il pensa qu'elle s'était endormie. Son épaule s'humidifia. Les larmes de Mathilde coulaient en silence, imprégnant sa chemise. Doucement, il se dirigea vers la chambre de la petite. Après une nuit passée dans la leur à faire des cauchemars, ils avaient demandé au frère hôtelier de leur ouvrir la cellule mitoyenne. Ils étaient tous à bout et éprouvaient un besoin écrasant de repos.

Le blanc immaculé des murs, ponctué d'un simple crucifix de bois, poussait à la sérénité. En tout cas, Mathilde, apaisée,

ferma les yeux dès qu'Adrien l'eut allongée sur son lit et recouverte d'un plaid. Il lui posa un baiser sur le front avant d'aller rejoindre Anita.

Quand il entra dans leur chambre, il n'entendit que le pianotage véloce d'Anita sur son clavier. Il se pencha sur elle, l'enveloppa de ses bras et l'embrassa dans le cou. Elle frissonna et ferma les yeux un instant. Le silence dura le temps de leur communion.

– Je dois entrer en contact avec Stéphane, lui glissa-t-il à l'oreille. Il peut nous aider à sortir d'ici et trouver une planque.

Anita se retourna brusquement:

– Il est hors de question que nous allions de planque en planque. Je ne suis pas en cavale, je n'ai tué personne et nous vivons dans un État de droit où la loi et l'ordre doivent régner. Je me refuse à subir cette situation.

Adrien savait qu'il ne pouvait rien pour canaliser ces révoltes claustrophobiques qui animaient Anita lorsqu'elle se sentait prise au piège. Ses geôliers de la brigade de Mouadh Ibn Jabal l'avaient marquée de manière indélébile pendant ses cinq mois de détention en Irak. La seule chose qu'il pouvait faire pour elle était d'accepter son besoin d'évasion, quitte à ce que cela lui fasse courir des risques importants.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

– Je parlais pour moi, mon ange. Tu es libre de choisir ce que tu feras, bien sûr.

Elle se sentit aussitôt désarmée et se serra contre lui. Ils restèrent sans bouger un long moment. Leur façon de communiquer ne passait pas toujours par les mots. Lorsqu'il rouvrit les yeux, son regard s'arrêta sur la photo affichée sur l'écran d'Anita. Un groupe de jeunes prenant la pose, debout ou assis sur la carcasse calcinée d'une voiture, devant une tour de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sur le site du ministère des Finances. Cette fois, le système de protection a bien fonctionné. On pense que ce seraient les Pigeons, mais on ne peut pas remonter jusqu'à eux. On a pisté également quelques personnalités, dont un membre du gouvernement qui fréquente des sites très hard.

– Hard ?

– Oui, enfin des choses compromettantes, disons, des pratiques vraiment... si ça se savait !

– Quoi, des trucs où on baise des chèvres ?

– Ça, c'est banal, osa le commissaire pour détendre l'atmosphère.

Le directeur fit un clin d'œil complice

– Bon alors ?

– Disons un mélange de pédophilie et de violence.

Les traits du directeur se figèrent.

– Bon, tu me prépares un papier avec les noms, les sites, les détails de connexion.

Zaccharie sortit un papier de sa chemise et le tendit à son patron. D'un coup d'œil sévère, celui-ci parcourut la courte liste de noms.

– Ils nous font chier, ces connards, c'est vraiment pas le moment. Je suppose que les gendarmes sont au courant ?

– On a échangé des informations sur le sujet. Ils investiguent beaucoup dans ce domaine. Leur dossier commence à épaissir.

– Je vais en parler au ministre à midi. On déjeune ensemble. J'espère qu'il obtiendra du président des mesures sans bavures. De toute façon, c'est simple, s'emballa le directeur, c'est la porte tout de suite ou le scandale dans un mois. On est d'accord ?

Zac approuva sans réserves.

– Pour finir, monsieur le directeur, une affaire sur laquelle vous aurez sans doute une opinion, compte tenu de vos

anciennes fonctions de directeur du renseignement à la DGSE.

– Tu m'intrigues, Zac ! Dis-moi...

– Des collègues des stup' de Lyon nous ont branchés sur une équipe de Tunisiens, des ex de la garde personnelle de Ben Ali. Un ancien commandant, Delhaj Marzouk, un lieutenant, Mongi Hanane et un sous-officier, Younes Djouhri, précisa le commissaire en étalant les photos sur la table. On les a filochés pour rendre service aux stup' de Lyon, mais surtout pour savoir en quoi consistaient leurs magouilles. Ces gars-là ont été nos partenaires à une certaine époque. Ils nous ont donné beaucoup de renseignement sur les réseaux fondamentalistes. Mais maintenant qu'on les a lâchés, on les sait prêts à tout. La filature nous a amenés vers un contact qu'ils ont à Paris, un certain James Roudaut, gérant de la société BRO (Business Rules Organization), conseil en stratégie et organisation d'entreprise, dont le siège est installé au 21 rue d'Hauteville, dans le X^e arrondissement. Selon le fisc, son chiffre d'affaires de l'an dernier était de 2,8 millions d'euros et son profit net imposable de 1,1 million. Une entreprise prospère dans un monde en crise. Le tout avec seulement cinq employés.

– Tu veux que je lui fasse attribuer une médaille ?

– Il en a peut-être déjà, des médailles. C'est un ancien militaire. Donc j'ai contacté la DPSD. Au résultat, ce type est un ancien du service action où il a servi comme officier de 2005 à 2009.

– Qu'est-ce que tu en conclus ?

– J'en déduis qu'il n'est pas impossible que la DGSE ait lancé une opération sur le territoire national et que nous soyons tombés dessus par hasard. Ce genre de gars reste toujours dans la mouvance du service. Je ne serais pas surpris qu'il ait infiltré un réseau dont Marzouk et son équipe ne seraient qu'un

élément.

– Intéressant... mais compliqué.

– Monsieur le directeur, je pense que vos relations boulevard Mortier peuvent nous éclairer sur la nature de cette opération. On n'a pas intérêt à une foirade des services dans le contexte actuel. Au moindre faux pas, le CNR¹ peut en profiter pour nous serrer le collet.

– Tu as raison. Je vais passer un coup de fil à Lacostedoat pour t'annoncer. Il te mettra en contact avec qui il voudra, mais tu auras l'info.

Le téléphone de Zaccharie se mit à vibrer.

– Excusez-moi, monsieur le directeur, c'est peut-être important, fitil en se le collant à l'oreille.

Il écouta un moment en silence. Une voix forte et excitée jaillissait de l'écouteur. Pendant ce temps, le directeur regardait les photos des trois Tunisiens.

– Tu es certain ? demanda Zaccharie à son interlocuteur.

Lorsqu'il eut la réponse, il raccrocha et regarda son directeur le teint pâle.

– C'est plus grave que ce que j'imaginai. La police scientifique a découvert un téléphone sur la scène de crime de Castellane. Il a été passé à la moulinette. Il n'appartenait pas à Robert Gros, alias Matt, l'ancien du SA, assassiné avant-hier. Ce gars-là vivait sans téléphone. Donc, il devait appartenir à l'un des agresseurs. C'était un système sans abonnement. Moins de cinq communications en tout et pour tout. Selon mes gars, une d'entre elles avait été établie avec Marzouk.

Le directeur se redressa sur son siège.

– Qu'est-ce que c'est que ce micmac ? Tu en es sûr ?

Zaccharie fit une mimique d'évidence. Le directeur se leva et fila droit à son bureau.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

poche. En chaloupant façon racaille, il s'approcha du Wrangler garé à une vingtaine de mètres. Le bruit de ses pas provoqua l'effet escompté. Une silhouette se détacha du 4 x 4 et fit deux pas vers lui dans une attitude dissuasive.

Luigi continua sans ralentir jusqu'à ce que le type l'interpelle.

– Eh toi, le bouffon, tu dégages !

– T'as pas du feu, mon frère, lança Luigi en continuant d'avancer vers le petit dur à casquette trop grande enfilée sur un bandana immaculé.

– Dégage, j't'ai dit, répéta-t-il en faisant un nouveau pas en avant, au détriment de la plus élémentaire prudence.

Luigi ne lui offrit pas l'opportunité de devenir plus insistant. D'un geste puissant, il déploya sa matraque télescopique qui lui fracassa la mâchoire en montant et le crâne en redescendant. Pour plus de sécurité, il redoubla les coups sur la tête. Inutile. Son pouls lui confirma qu'il n'en avait précisément plus. Il récupéra son téléphone et passa en revue les dernières communications. RIF figurait sur la liste. Un scénario se dessina immédiatement. Il tira le corps à l'arrière des voitures et lui fit les poches. Au bilan, un rouleau confortable de billets de cent euros, un Zastava et les clefs de la caisse. Dans le portefeuille, un permis de conduire. Il enfila le tout dans ses poches et roula le cadavre sous une voiture.

En achevant son nettoyage, il entendit la moto de la Boule arriver à petite vitesse. Il retourna près de son Fiorino et fit signe à la Boule de se garer à côté. Les deux motards mirent pied à terre, relevèrent la visière de leur casque et s'approchèrent de Luigi pour entendre ses suggestions. Lorsqu'il fut certain que les choses étaient claires pour tout le monde, il se dirigea vers l'entrée du bowling tandis que la Boule sortait un paquet oblong, compact, du coffre de sa moto. Guelques trouva

l'endroit le plus discret à partir duquel il pourrait veiller à la sécurité de son compère pendant qu'il œuvrait.

En montant l'escalier, Luigi perçut le bruit caractéristique des quilles percutées. Le public était rare. Le bar, situé à proximité de l'entrée, n'avait comme seul intérêt que d'être dans une semi-obscurité. Deux couples en profitaient pour pratiquer une forme de flirt avancé que Luigi évita du regard. Rien ne pouvait plus l'offusquer en la matière mais, sans être devin, les deux explorateurs de strings avaient tout ce qu'il faut pour appartenir à la bande de RIF. Deux, compta Luigi en s'approchant de la salle de billard qu'il traversa pour atteindre le bowling. Deux types, la cinquantaine bedonnante, la queue d'une main et la bière de l'autre, avaient l'air plus concentrés sur la picole que sur le billard. Hors jeu, décréta Luigi. Restait la salle de bowling à quatre pistes dont une seule était activée. RIF, assis entre deux blondes aux mains audacieuses, en regardait une troisième, court vêtue, lancer sa boule. Inutile d'attirer l'attention. Luigi se replia vers la salle de billard et ouvrit le téléphone du mort pour y lire ses SMS. Il s'imprégna du style et composa mentalement le texte qu'il allait envoyer. Avant de se diriger vers la sortie, il s'assura que ses équipiers étaient prêts. Au feu vert, il repassa devant les deux couples qui semblaient avoir encore gravi un échelon sur l'échelle du libertinage et descendit l'escalier jusqu'au palier où se trouvaient les toilettes dans lesquelles il entra. Là, il rédigea le SMS qu'il envoya aussitôt et attendit. Les minutes s'égrenèrent. Il commença à craindre que les buveurs de bière n'aient envie de pisser. Par la porte entrouverte, il scrutait les bruits de pas. Rien ne venait. Finalement, dix bonnes minutes plus tard, il reçut la réponse : *j'arrive*. Il dégaina son arme et attendit.

La démarche nonchalante, soulignée par le couinement du caoutchouc de ses Nike sur le sol, RIF s'approcha lentement de

la sortie. Une plaisanterie lancée à l'attention de ses compères résonna dans le bar. Ils étaient chez eux. Une fille se mit à miauler sans retenue. Une claque résonna qui stimula le tour de chant de l'amazone.

Un cri de cow-boy fit comprendre à qui voulait l'entendre que RIF faisait un gros effort pour ne pas prendre la place de son soldat. Finalement, il passa devant la porte des gogues et descendit vers la sortie.

L'arme prête à l'emploi, Luigi attendit que les deux du bar suivent leur patron. Mais dans un remake banlieusard des délices de Capoue, les soldats pris dans les rets du plaisir désertèrent le champ de bataille. Il en profita pour descendre l'escalier sur les traces de RIF. Lorsqu'il fut dehors, il aperçut, à une quinzaine de mètres de la porte, un amas humain d'où se dégageaient des grognements essoufflés. Luigi s'en approcha après avoir rengainé son arme. D'un geste sec, il déploya sa matraque télescopique et s'approcha du pugilat. RIF, le nez dans la poussière, subissait un étranglement appliqué par la Boule tandis que Guelques lui faisait une clef pour lui passer un Serflex. Mais l'animal était puissant et déterminé. Sans hésiter, Luigi localisa l'entrejambe du caïd et tira un penalty qui entra direct dans les cages adverses. Son corps se détendit, inconscient. Sans commentaires, Guelques lui passa une double épaisseur de Serflex aux mains et aux chevilles ainsi que du ruban adhésif sur la bouche. Conditionnée serrée, la grande carcasse fut embarquée à l'arrière du Fiorino. Par mesure de prudence, Guelques monta avec lui et lui passa une garcette autour du cou qu'il relia dans son dos au Serflex qui lui tenait les chevilles. RIF étant courbé comme un arc, tout geste de révolte de sa part se traduirait par un étranglement.

Luigi démarra et se dirigea lentement vers la rue Wallon, suivi par la Boule sur sa moto. Il jeta un œil dans son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Quelqu’un va vous déposer à quelques rues de la Bastille. Par ailleurs, il vaut mieux qu’on ne puisse pas vous pister dès la sortie de la Boîte. On ne sait jamais.

Léa trouva la remarque pertinente et approuva. Elle regarda sa montre : 8h35.

– Mon général, il ne me reste que trois quarts d’heure. Je dois partir.

Le général donna les ordres et une voiture fut mise en place immédiatement.

– Allez, Hirsch, je compte sur vous.

Elle descendit les marches quatre à quatre et s’engouffra dans la Citroën noire qui l’attendait.

– Gabriel, se présenta le conducteur.

– Joséphine, répondit Léa en lui tendant la main. Je dois être impérativement à la Bastille avant 9h17. Vous me déposerez cinq cents mètres avant.

Le gars enregistra la mission sans sourciller.

– Notez tout de suite mon portable, suggéra Gabriel avant d’égrener son numéro tout en filant vers la sortie.

Il alla chercher la rue de Bagnolet qu’il descendit sans précipitation. La circulation était encore fluide. Arrivé au carrefour Ledru-Rollin/Faubourg-Saint-Antoine, il s’arrêta.

– Vous êtes à 500 mètres environ. Vous pouvez essayer le téléphone ?

Elle appuya sur la touche et le téléphone de Gabriel se mit à vibrer.

– Ok, c’est bon, je reste dans les parages. Vous m’appelez, j’arrive, précisa-t-il en soulevant le pan de sa veste pour révéler la présence d’un gros calibre.

– Merci Gabriel, mais je ne pense pas que ce sera nécessaire, le rassura-t-elle en s’extrayant de la voiture.

Il lui fallut quelques minutes de marche pour faire

disparaître l'ankylose de sa jambe. Son boitement s'atténua au fur et à mesure que son genou gauche s'échauffait. Comme à chaque fois qu'elle mesurait son handicap, une boule de plomb lui pesait sur l'estomac. Il n'y avait pas de boiteux au SA. Elle se promit de partir à Quiberon faire une rééducation sérieuse dès la fin de cette affaire.

En arrivant devant l'opéra, elle vérifia qu'elle n'avait pas dépassé l'heure limite. 9h15. C'était bon. Elle alla s'asseoir au centre des marches, contre la rembarde, et attendit. En arrivant, elle avait fait un rapide inventaire des personnes déjà assises, peu nombreuses à cette heure. Un clochard, plus haut, un couple de Japonais sirotant un café, un croissant à la main, une joggeuse fatiguée et un type qui mettait de l'ordre dans son sac à appareil photo. Pas de silhouette fluette de roller à capuche susceptible de lui rappeler Anki. Elle attendit quelques minutes en cherchant parmi les passants quelqu'un qui puisse correspondre à son rendez-vous.

Elle fut surprise par un homme, la quarantaine, cheveux noirs milongs coiffés par le vent, polo bordeaux et pantalon de toile beige, une carte de Paris à demi déployée à la main. Il se pencha vers elle en lui montrant sa carte.

– C'est Anki qui m'envoie. Pouvez-vous faire comme si vous veniez m'indiquer mon itinéraire et nous allons faire quelques pas rue du Faubourg-Saint-Antoine.

Léa jugea son interlocuteur. Très éduqué, type méditerranéen, yeux bleus, regard franc, allure sportive, voix marquée par une pointe d'accent qu'elle connaissait sans pouvoir le nommer précisément. En sa faveur, il avait nommé Anki et connaissait l'heure et le lieu du rendez-vous, mais la technologie permettait de violer désormais bien des secrets. Elle se leva et décida de tenter le coup. Avant de quitter l'endroit, elle vérifia l'heure : 9h19, et jeta discrètement un coup d'œil sur

les alentours. Pas l'ombre d'un roller.

L'homme perçut la méfiance de son interlocutrice. Ils marchèrent en silence vers la rue du Faubourg-Saint-Antoine. Léa pensa à Gabriel et son artillerie. Par réflexe, elle marcha le long des vitrines. Aucune envie d'être poussée dans un véhicule pour s'embarquer dans une galère.

– Mon nom est Ilan et je sais qui vous êtes, enfin, je sais pour qui vous travaillez.

– Moi, c'est Joséphine ! répondit laconiquement Léa. C'est vous qui avez provoqué ce rendez-vous ?

– Absolument.

– Par rapport à Anki, vous êtes... son père ?

– Disons plutôt son collègue.

– *Anonymous* ?

Un léger sourire sardonique se dessina sur les lèvres d'Ilan.

– Plutôt le camp d'en face.

– Mais encore ?

– Vous n'auriez pas un endroit où nous pourrions parler ?

– Une voiture, ça vous va ? proposa Léa, certaine que le type refuserait.

– Parfait.

Léa le regarda un instant pour bien mesurer la sincérité de sa réponse et appela Gabriel. Une minute plus tard, il s'arrêta à leur hauteur. Ils montèrent à l'arrière.

– Le mieux est de rouler pour l'instant, proposa Ilan.

Gabriel n'eut pas besoin de traduction, il redémarra et se coula dans la circulation en remontant vers le nord.

– Je vous écoute ?

– Mon service a estimé qu'il fallait prendre contact avec le vôtre d'une manière discrète pour vous livrer des informations.

– Votre service ?

– Disons le Mossad... je sais que vos autorités ont des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Léa se leva, grimaça un sourire et sortit. En retournant à son bureau, elle passa en revue les services susceptibles de lui donner des informations sur ce Roudaut. À part la Sécu de la Boîte, sur ses éventuelles entorses aux règles de sécurité et TRACFIN sur ses magouilles financières, elle ne voyait pas qui d'autre pourrait éventuellement lui apporter du neuf. Mais pour ça, il lui fallait le feu vert du général. Restait le commissaire Zaccharie dont elle pourrait se faire un allié, en espérant ne pas mettre la main dans un nid de frelons. Pour clore sa journée, il lui resterait à prendre le thé avec Ilan Marom, place des Vosges.

1. Conneries.

1. Femmes inconstantes.

1. Ministère des Renseignements et de la Sécurité nationale : principal service de renseignement iranien.

***TGV 6601, gare de Lyon-Part-Dieu, Lyon,
jeudi 5 juillet, 07h56***

La nuit avait été particulièrement courte. Après avoir fait disparaître RIF dans la forêt de Carnelle, Guelques et la Boule avaient rejoint leur repaire. L'atelier de Lisa, la copine de la Boule, installé dans la Plaine-Saint-Denis, s'était transformé en base opérationnelle avancée. Ce concept déjà mis en œuvre quelques mois auparavant ne lui déplaisait pas¹.

Le Fiorino, abandonné dans une ruelle de Domont, Luigi avait pris le RER jusqu'à Saint-Denis. Le vomi dans le fourgon laisserait penser qu'il ne s'agissait que d'une affaire d'ivrogne. De Montmorency, où il avait été volé, à Domont, il n'y avait que quelques kilomètres. La gendarmerie serait ravie de pouvoir se limiter à une enquête paperassière.

Le temps de passer à la douche, de rassembler le matériel pendant que Lisa vérifiait les horaires de train, les trois compères avaient à peine eu le temps de mettre au point leur mode d'action avant de se faire conduire gare de Lyon. Lisa les avait déposés à quelques centaines de mètres de la gare où ils s'étaient rendus séparément, avaient acheté leur billet au guichet et en liquide. Trop de caméras bavardes dans Paris aujourd'hui, trop de pistage électronique.

Les deux heures de trajet leur avaient juste permis de sombrer dans un sommeil sapé par l'excitation de la nuit.

L'annonce de l'arrivée en gare de la Part-Dieu ramena Luigi

à la surface. 7h 58. Seulement deux minutes de retard. La SNCF battait des records. Il enfonça sa casquette sur les yeux, sortit son portable et composa un bref SMS. La réponse lui parvint immédiatement. Frank, compagnon de gloire et de misère au Nigeria¹, était au rendezvous. Dix minutes plus tard, Luigi remontait la rue Flandin où l'attendait la vieille Land-Rover de son ami. Guelques l'avait déjà rejoint. Discrète effusion des retrouvailles. Ce n'était pas un retour de colonie de vacances. La Boule arriva peu après. Tout le monde à bord, Frank démarra aussitôt.

– Coup de bol que je me sois installé dans le coin, hein ? lança l'ancien commando de l'air. Heureux de vous retrouver, les gars... enfin...

Le souvenir du cimetière d'Ostheim leur remonta à la gorge. Dix jours déjà qu'ils avaient porté le cercueil d'Arno, leur frère...

– ... J'ai appris pour Youle, poursuivit Frank d'un jet, de peur que ses cordes vocales ne le trahissent.

– Il y aura un temps pour lui dire au revoir, coupa Luigi. Dans l'immédiat on a du pain sur la planche.

Luigi avait sa façon à lui de porter le deuil, les armes à la main.

Il lui fit un bref résumé de l'activité de la nuit et de la piste sur laquelle ils étaient lancés.

– Cet Abdi, il sort d'où? demanda benoîtement Frank.

– Fais-nous confiance, lança Guelques d'une voix qui ne laissait aucune place au doute, on le saura bientôt.

Luigi et la Boule échangèrent un regard à l'arrière de la Land. Guelques était leur point faible, en même temps qu'un formidable atout. Trop nerveux, trop violent, trop rapide. Il avait un rouage de cassé, une ombre dans l'âme. Lui seul savait d'où

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

loin.

Sur le réservoir de la moto, il voyait le signal se rapprocher. Il était rue Léon-Blum et passait au-dessus de l'autoroute. S'ils ne bifurquaient pas, ils défileraient devant lui dans deux minutes. Il estima prudent de faire demi-tour et de revenir en arrière pour ne pas risquer d'être vu.

– On file droit vers l'hippodrome, confirma Luigi. On est un kilomètre derrière. Ils nous font visiter la banlieue. À mon avis, ils doivent flairer les alentours avant de rentrer au bercail. C'est pas le moment de se faire repérer.

La Boule vit le signal se diriger vers le grand rond-point situé à cinq cents mètres de sa position. Le point rouge commença son mouvement giratoire puis s'arrêta au premier quart. D'un tapotement du doigt sur l'écran, il vérifia que le rafraîchissement se faisait convenablement.

– Ils se sont arrêtés, alerta-t-il.

Frank ralentit, mais l'endroit n'était pas propice pour s'arrêter. Luigi, le regard tendu, évalua la situation.

– Tourne à droite et enfonce-toi de deux cents mètres dans la rue.

Le fourgon manœuvra sans brutalité.

La Boule vit le faisceau des phares se rapprocher.

– Eh ! Les amis, vous venez me rendre une petite visite ?

Le motard apparut bientôt, phare éteint, collé contre une palissade.

– C'est bon, fais demi-tour et gare-toi, ordonna Luigi, un œil sur son écran.

Cinq bonnes minutes s'écoulèrent sans que le signal bouge. Une éternité.

– Leur planque est peut-être au carrefour, tenta Frank.

– Ça m'étonnerait. Je parierais plutôt sur une mesure élémentaire de sécurité. Après un rendez-vous raté, il y a

toujours un risque d'entourloupe. La preuve !

L'attente est un exercice nécessaire mais néanmoins pénible. La tension grimpa en flèche. Moment idéal pour faire des conneries.

– Je vais en reco à pied, proposa Guelques que l'inaction commençait à miner.

– Je peux l'emmener à moto au plus près, renchérit la Boule.

– Molo, les gars. Pas de réactions impulsives.

– J'ai pas dit « assaut », j'ai dit « reco ».

La Boule sourit sous son casque. Incorrigible, ce Guelques.

– D'accord, mais pas d'initiative foireuse, mit en garde Luigi.

Guelques bondit en selle, enfila le casque que la Boule portait au bras, abaissa le Zip de son blouson pour améliorer l'accès à son arme et tapa sur son épaule pour lui donner le feu vert. La moto glissa dans la nuit tous feux éteints. Arrivés au carrefour, ils prirent à droite vers le rond-point. Un dépotoir à matériaux de construction leur servit de base de départ. La Boule alla se garer à l'abri des regards. Guelques, impatient, sauta en marche à la recherche d'un itinéraire d'infiltration.

– Ils sont toujours en place ? demanda-t-il tout en poursuivant sa progression.

– Affirmatif, confirma la Boule.

Guelques continua d'avancer à l'abri du fatras de débris de constructions, puis de maigres haies bordant le terrain. Arrivé en lisière, il sortit son monoculaire et chercha le 4 x 4. Il le trouva, garé sur le bas-côté, à moitié dissimulé par la broussaille du bord de route. Ils étaient à cent mètres. Une haie basse courait le long de la chaussée jusqu'à eux. Guelques progressa lentement. Une odeur de fumée vint lui chatouiller les narines. Ils clopaient en discutant. Leurs voix portées par la brise lui parvenaient par bribes. Ils devaient parler arabe. Leur ton n'était pas à la

plaisanterie. Ils devaient discuter du rendez-vous manqué. Peut-être devaient-ils rencontrer quelqu'un sur ce carrefour. Ça faisait maintenant pas loin d'un quart d'heure qu'ils étaient là. Guelques n'osa pas regarder sa montre. Inutile d'ailleurs. Pas à pas, il réduisit la distance qui le séparait d'eux. Il vit à une dizaine de mètres un visage illuminé par l'incandescence fugace d'une cigarette. Un regard dur planté au fond d'un visage sombre. Un nez camus surplombant une moustache en balai de chiotte. Un peu gras, estima Guelques qui lui donna la cinquantaine. Ce gars-là n'était dangereux qu'un flingue à la main. Le tout était d'éviter cette configuration. Le maillot rouge lui tournait le dos. Son sort était réglé, c'est lui qui prendrait la première bastos. Restait l'autre. Guelques dégaina son arme et s'approcha encore. Le bruit des voitures qui passaient lui offrait une couverture sonore. Il profitait de chacune d'elles pour s'approcher davantage. Il avait maintenant le troisième homme dans son axe. Plus jeune, plus svelte, la veste bombée au niveau de la poitrine, Guelques le jugea à sa mesure. Il écoutait avec une apparente soumission ce que disait le moustachu. Le maillot rouge, pour sa part, ne disait pas un mot.

Le moustachu, d'un geste d'agacement, jeta sa cigarette au sol et prononça un *yallah* définitif qui intimait à ses acolytes d'embarquer.

Le flux d'adrénaline qui fit bondir Guelques ne laissa pas de place à la réflexion. La détonation étouffée qui précéda la chute du maillot rouge était écrite et conforme aux ordres de Luigi. En revanche, la rencontre éclair entre l'arme de Guelques et la trachée du moustachu, autant que le coup de talon qui plia la jambe du jeune dans le mauvais sens n'étaient pas inscrits au plan de vol. Les deux hommes s'effondrèrent, le moustachu à la recherche d'oxygène, l'autre suffoquant de douleur. Guelques doubla le premier traitement d'un coup de pied au visage avant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Un silence de plomb succéda à la question de Marzouk. En entrevoyant l'ombre d'une issue favorable et un retour du bon côté du manche, il envisageait déjà d'en abuser. Il ne ferait pas bon tomber entre ses mains ensuite. Ce gars était incurable.

Frank entra dans la cave avec la rallonge et les tiges métalliques. Luigi s'en saisit, mit un genou à terre et posa le matériel sur le sol.

– Tu vois, colonel de mes deux, je vais bricoler un peu pour toi. Je ne pense pas t'apprendre grand-chose, mais c'est différent quand on voit les autres faire. Un, je coupe le bout de la rallonge, deux, je dénude les fils, trois, j'enroule chaque fil sur une tige métallique. Tu as suivi ?

Marzouk connaissait la suite et montra à nouveau des signes de panique. Luigi se leva, une tige dans chaque main, fit le tour pour se mettre devant le lieutenant qui avait toujours un sac sur le visage et ne cessait de trembler sous l'effet conjugué de la douleur, du froid et de la peur.

– Et quatre, fit Luigi en lui plantant les tiges dans les cuisses.

Hanane, surpris par la douleur fulgurante, poussa un cri strident étouffé par le ruban adhésif collé sur sa bouche.

– Tu peux gueuler, mon pote, on est à la campagne. Pas de voisins pour appeler les gendarmes, précisa Guelques de retour du hangar.

Luigi revint se mettre face à Marzouk, la prise de la rallonge à la main.

– Alors, colonel ? Tu veux encore nous chanter Ramona ? Tu sais, mes bons soldats et tout le toutim, comme pour le blaireau en maillot rouge. Juste histoire de verser une larme ensemble pendant que je lui balancerai du 220, à ton lieutenant d'opérette.

Le regard de Marzouk balayait la cave dans tous les sens, comme un animal traqué. Les deux autres tiges posées au sol lui

étaient destinées, il en était sûr.

– Mais qu'est-ce que vous voulez, je vous ai dit qui je suis, qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Luigi se dirigea vers la prise et la brancha quelques secondes. Un grésillement sourd déclencha un nouveau cri de Hanane tandis qu'une odeur de viande grillée se répandait dans la cave. En se cabrant sous le choc du courant électrique, sa tête heurta celle de son chef qui laissa échapper un feulement de stress.

– Ah, c'est vrai ! Pardon, je suis distrait, j't'ai pas dit pourquoi on avait organisé cette petite sauterie. On a un copain en commun, le RIF, tu vois ? Un grand gaillard, costaud, enfin... costaud... Surtout un frimeur, une grande gueule. Quand il était encore vivant, il en imposait aux petits branleurs de son quartier, pas vrai ? Tu te souviens de lui au moins ? demanda Luigi en rebranchant la prise.

Hanane se cabra de nouveau en hurlant. L'eau répandue sur son corps amplifiait l'effet de l'électricité.

– Je ne vois pas de quoi vous parlez. Le Rif, c'est au Maroc, moi, je suis tunisien.

Luigi débrancha et se pencha pour ramasser les deux tiges qu'il avait laissées sur le sol.

– Je vois que tu as récupéré ton sens de l'humour. Ça veut dire que tu es en meilleure santé que ton lieutenant. Selon le principe hiérarchique, c'est maintenant à ton tour de dérrouiller. Mais avant, je vais peut-être lui poser la question. Après tout, il a aussi le droit à la parole, c'est comme ça dans les sociétés démocratiques !

Guelques s'approcha de Hanane et posa le pied sur sa jambe brisée. La douleur le fit vomir et il commença de s'étouffer sous son sac. La Boule le lui retira, arracha l'adhésif et l'aspergea d'eau.

– Alors, RIF, ça te dit quelque chose, à toi ?

– J’en peux plus, tuez-moi, geignit le lieutenant.

– Trop facile, mon gars. Qu’est-ce que tu faisais, en Tunisie, quand on te demandait ça ? Tu te fendais la gueule, non ? Alors nous, c’est pareil. D’abord tu craches, après on verra.

– On le connaît pas, votre RIF, hurla Marzouk.

– Ah ouais, s’étonna Luigi en rebranchant la prise.

Hanane, cette fois, ne cria pas. Sa tête s’affaissa simplement sur sa poitrine. Luigi débrancha aussitôt et Guelques tâta immédiatement sa carotide. Il fallut se rendre à l’évidence, le lieutenant n’avait pas le cœur solide. D’un geste de la tête, il fit comprendre à Luigi que c’était fini pour lui.

Marzouk saisit immédiatement le sens du silence qui venait de s’imposer.

– Vous l’avez tué ? Vous l’avez tué ? répéta-t-il en hurlant.

– Ta gueule ! fit la Boule en l’aspergeant d’eau froide.

L’effet fut instantané. La suffocation lui coupa la parole.

Luigi s’approcha de Marzouk et se pencha vers lui, comme pour une confidence.

– Fragiles, tes « bons soldats » ! J’ai l’impression que la guerre est finie faute de combattants, dis-moi ? Il ne reste que toi. Tu ne vas pas aller loin, dans cette tenue, surtout dans l’état où on va te mettre. Il te reste quelques heures à vivre, peut-être plus si tu résistes bien au traitement spécial qu’on te réserve. De toute façon, c’est fini. Tout ce que tu peux acheter, c’est une fin rapide et honorable.

– Allez crever, vous n’aurez rien.

– Attends ! Pas d’impatience, tempéra Luigi. Tu ne sais pas ce qu’on est capables de te faire endurer. Avec nous, c’est *no limit*. On est des hors-la-loi. Tiens regarde, fit-il en retirant sa cagoule. Tu vois ma gueule ? Tu sais ce que ça veut dire ! Jamais tu ne reverras le jour. Je n’ai pas envie que tu ailles baver sur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avec les Tunisiens, cela perd sans doute de son intérêt.

– Dites toujours, monsieur l'abbé.

Le religieux se concentra en regardant les roses.

– Une information nous est parvenue du Liban.

– Vous avez un monastère là-bas ?

– Oh non, plus depuis longtemps, mais nous avons gardé des liens avec les communautés chrétiennes. Les menaces qui pèsent sur elles passent inaperçues. Il faut bien que nous soutenions nos frères en difficulté.

– Il est vrai que sans un guignol de la télé assisté par une brochette de rappeurs pour ennoblir la cause, elle n'existe pas.

– Vous avez sans doute raison, mais je n'aime pas nourrir le ressentiment. Dieu ne cesse d'éprouver notre foi. Il nous impose des épreuves. Il faut y faire face avec calme et détermination, mais sans haine. Nos frères maronites sont bien seuls et nous nous efforçons de leur apporter notre soutien spirituel. Nous partageons bien des choses avec eux. Parmi elles, il y a ces réflexions sur le contexte dans lequel ils exercent leur sacerdoce. C'est ainsi que me sont parvenues les informations dont je souhaitais vous entretenir.

– Pourquoi cette question sur la Tunisie, monsieur l'abbé ?

– Parce qu'un ancien chef, un général, de la police tunisienne s'est réfugié à Zahlé, dans la plaine de la Bekaa, avec sa famille. Or, cet homme, qui s'appelle Abdelhamid Seriaty, a évoqué, avec le numéro deux du Hezbollah, une liste de Français.

Adrien marqua son étonnement.

– Une liste de Français ? Dans quel contexte a-t-il évoqué cette liste ?

L'abbé marqua un temps de silence.

– Adrien, vous comprendrez sans doute que certains détails ne peuvent être révélés.

– Vous protégez vos sources, c’est normal. J’imagine que le secret de la confession impose de ne pas trop en dire, ironisa-t-il.

L’abbé fut attristé par cette remarque mais décida de ne pas lui en faire grief. L’état de tension de son interlocuteur était compréhensif.

– Oui, bien sûr, nous devons veiller à protéger ceux qui peuvent être persécutés et nous prions chaque jour pour eux.

– Pardonnez-moi, monsieur l’abbé, regretta aussitôt Adrien.

– Vous pensez que nous nous retranchons hypocritement derrière le secret de la confession et que nous en faisons ensuite ce que nous voulons ? Détrompez-vous. Cette information nous a été confiée pour en faire bon usage. Comme au temps de la résistance. Car c’est bien de cela qu’il s’agit là-bas.

L’argument porta. Adrien fronça les yeux, concentré sur l’interprétation qu’il pouvait faire de cette maigre information.

– Une liste de Français, fit-il pour lui-même, en caressant la tête de Mathilde.

La fillette se cramponna à sa jambe. L’abbé posa un regard attristé sur cette enfant déboussolée.

– De deux choses l’une, déduisit Adrien: soit il s’agit d’une autre liste que celle qui a été diffusée. On serait alors face à un nouveau danger. Dans ce cas, pourquoi cette alliance entre le Tunisien et le Hezbollah ? Qu’y aurait-il sur cette liste ?

– C’est effectivement une hypothèse.

– Soit il s’agit de notre liste et alors pourquoi, encore, l’évoquer avec le Hezbollah ? Ont-ils des buts communs ? Lesquels ? Une vengeance contre la France ? Pour avoir lâché Ben Ali ? Le Hezbollah s’en fiche. Pour participer aux sanctions contre l’Iran, auquel cas le Tunisien ferait le mercenaire *via* le Hezbollah ? C’est tiré par les cheveux. La France n’est pas le pays le plus virulent contre l’Iran, bien au contraire. Reste le

soutien de la France aux rebelles syriens ? Peut-être. Il faut que j'en informe mes amis.

– Si ce renseignement vous aide à résoudre cette énigme, j'en remercierai le Seigneur, se réjouit prudemment l'abbé.

Un doute s'empara d'Adrien. La confiance qu'il accordait à l'abbé avait endormi ses réflexes professionnels. Ce « renseignement » lui parut soudain si fragile.

– Monsieur l'abbé, pouvez-vous me dire quelle est la fiabilité de cette information ? demanda-t-il avec ménagement.

Le moine le regarda dans les yeux.

– Vous pouvez avoir confiance, Adrien. Maintenant, si vous le permettez, je vais rejoindre mes frères pour partager leur repas. Je vous invite à rejoindre votre compagne pour en faire autant. La petite a besoin de se reposer. Je vais demander au frère Thomas, notre médecin, de passer la voir.

Adrien le remercia en prenant Mathilde dans ses bras pour la ramener dans sa chambre. Les derniers fidèles avaient quitté l'abbaye. La sérénité monacale avait reconquis les lieux. Une question continuait de tarauder Adrien : qui avait bien pu établir la liste et la communiquer aux tueurs ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bruit. Heureusement, le restaurant devant lequel ils avaient définitivement élu domicile n'avait pas de terrasse. Sinon, leur manège aurait été éventé. La fraîcheur de cette soirée d'été leur était favorable en incitant les Parisiens à flâner dans les rues, ce qui leur offrait un surcroît de couverture sonore.

– C'est notre petite Consuela, constata Édouard.

– Serrée de près par Anatoli, l'étudiant russe, c'est bien ça ?

– Ça m'en a tout l'air.

– Ils ne crèchent pas ensemble, pourtant, s'étonna William, soucieux de mettre chaque chose à sa place.

Vu la manière dont les deux étudiants roucoulaient, il n'y avait pas beaucoup d'incertitudes sur leurs relations. Édouard soupira, envahi par le regret de ne pas avoir connu les joies du programme Erasmus.

– Il l'aide peut-être à traduire Gogol en espagnol.

– Je dirais plutôt que c'est l'auberge espagnole, cet immeuble. La famille tuyau de poêle, oui !

Édouard fronça les yeux.

– Bon, on a peut-être omis de t'avertir, mais on n'est pas la police des mœurs !

– C'est certain, mais tu avoueras ! Pas étonnant que ce soit le bordel dans le pays.

– Et toi, tu faisais quoi, pendant tes études ?

– J'étudiais.

– Ah, ouais et où ça ?

– À Troyes ! Et je peux te dire qu'on n'avait pas le temps de courir après les filles. Sans compter qu'avec le sida...

– C'est bon, laisse tomber, capitula Édouard en se replongeant dans l'étude de ses fichiers.

William prit mal cette conclusion et s'apprêtait à contre-attaquer lorsqu'il vit la porte de l'immeuble s'ouvrir à nouveau.

– Les voilà !

Édouard releva le nez et vérifia que la vidéo tournait bien. Le couple, bras dessus, bras dessous, traversa la rue, longea le soum' et descendit la rue Bachelet. Les deux équipiers attendirent quelques minutes pour s'assurer que Roudaut et sa maîtresse s'éloignaient bien. Lorsqu'ils en furent convaincus, Édouard donna le feu vert à l'équipe de visite en regrettant de ne pas avoir eu les moyens de mettre du monde sur le bitume pour marquer le couple à la culotte.

– Vous avez trente minutes, pas une de plus, rappela Édouard.

Il vit aussitôt un Black en chemisette tombant sur le pantalon tenant la main d'une petite blonde en T-shirt noir, à l'allure sportive. Tous deux portaient un sac à dos accroché à une seule épaule. La fille composa le code récupéré le jour même en prenant rendez-vous avec le dentiste du rez-de-chaussée. L'appartement de Jinane Diouri était au troisième, droite. Le garçon monta par l'escalier, la blonde prit l'ascenseur. Arrivés sur le palier, le Black se mit à genoux pour vérifier l'absence de témoin de passage sur la porte pendant que la fille sortait une trousse dans laquelle elle choisit ses ustensiles. Son équipier lui fit signe qu'elle pouvait y aller après avoir également jeté un œil sur son scanner pour s'assurer qu'il n'y avait pas de système électronique anti-intrusion actif dans l'immeuble. Avec des gestes sûrs, elle enfila ses brins dans la serrure qui ne lui résista pas longtemps. Entre-temps, le Black avait sorti son endoscope et l'avait mis en état de marche. Dès que la porte fut entrebâillée, il fit passer la tête de son outil et inspecta les abords dans le faisceau lumineux qu'il émettait, pour vérifier l'absence de système d'alarme à commande manuelle.

Ces précautions prises, il leur restait vingt minutes. Avant de passer l'appartement au crible, ils le visitèrent rapidement,

lampe frontale en batterie, pour en intégrer la géographie et identifier d'éventuelles voies d'exfiltration. Une canalisation extérieure, à proximité de la fenêtre de la salle de bains, pouvait faire office d'échelle de fortune. Rassurés sur ce point, ils se répartirent les pièces. Heureusement, il n'y en avait que quatre, de proportion raisonnable. Un double séjour, style ethnique inspiré de l'artisanat marocain, répondait sans doute aux goûts de Jinane Diouri. Le mobilier était *a minima* : canapé, fauteuils et écran plasma. Pas un livre ni une étagère. Dans un coin, un ordinateur sommeillait sur une table, écran rabattu. La jeune femme connecta immédiatement un boîtier pour en siphonner le contenu. Des tapisseries berbères égayaient les murs ocre clair. Elles ne dissimulaient pas de coffre mural. Dans les deux chambres : lits *king size*, fauteuils crapaud, coiffeuses. La dame était coquette et le changement de décor peut-être propice au renouvellement de la libido du couple. Le Black tâta tout ce qui pouvait dissimuler quelque chose : coussins, rideaux, vêtements dans les placards. Les sacs de voyage étaient vides tout autant que les chaussures. Roudaut en avait une quantité impressionnante, toutes d'excellente signature, à l'exception de deux paires de Santiag qui auraient pu servir à des tests chromatiques. La pêche était pauvre. Dix minutes déjà. Il rejoignit le couloir central qui menait à l'entrée. Il vit son équipière le nez plongé dans le frigo.

– Une petite faim, ironisa-t-il à voix basse ?

Elle se retourna en tenant un pistolet SPS Pantera chromé entre deux doigts.

– Dans une boîte de steaks hachés, fit-elle. Bonne arme, mais goût de chiotte. Photo !

Le Black sortit son appareil numérique et prit le flingue sous toutes les coutures. Il sortit le chargeur, compta les munitions et mitrailla à nouveau.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

***Palais de l'Élysée, Paris, dimanche 8
juillet, 09h55***

Les gendarmes reconnurent la voiture d'Érard Lacostedoat. Le directeur de la DGSE faisait partie des habitués, tout particulièrement abonné aux horaires incongrus, week-end et jours fériés inclus. Le plot s'abaissa pour laisser passer le véhicule qui alla s'arrêter au pied de l'escalier qui menait à l'étage laborieux du palais.

Lacostedoat, coutumier des lieux, grimpa jusqu'au bureau du secrétaire général. S'il connaissait l'endroit, il n'en était pas de même de la nouvelle équipe politique. La période d'observation se prolongeait. Pour l'instant, aucun des responsables du monde du renseignement n'avait été remplacé, mais l'impatience des collaborateurs du président était perceptible. Des petits riens qui laissent percevoir la défiance, des informations qu'on ne diffuse que tardivement pour mettre dans l'embarras, des allusions aux choses qui devaient changer, comme on laisse planer la perspective de la guillotine sur ceux qui ont servi sous l'Ancien Régime.

Le patron de la DGSE s'amusait intérieurement de ces stratagèmes de débutants confondant quinquennat et pleins pouvoirs à vie.

Heureusement, le secrétaire général, préfet comme lui, avait la tête près du bonnet. Dans le contexte de turbulence internationale qui n'épargnait pas la France, il savait prudent de ne pas bousculer les équipes en place. Son expérience lui disait

cependant qu'un jour la digue sauterait face à tous les prétendants, griffes sorties, cherchant à faire valoir une compétence dans le domaine du renseignement, acquise de haute lutte lors d'un colloque au Sénat ou dans un cocktail à l'Élysée !

Un huissier annonça Lacostedoat. Le secrétaire général, marqué par cette culture pied-noire transmise par ses parents, fit un geste chaleureux l'invitant à entrer.

– Monsieur le secrétaire général...

Le collaborateur du président sourit.

– Allez, je t'ai déjà dit qu'il fallait laisser tomber ce formalisme. Nous sommes préfets tous les deux. Dans les postes que nous occupons, il est possible de gagner du temps en allant droit au but. Tu viens pour le conseil restreint de défense, bien sûr ?

– On m'a demandé de venir, au cas où on aurait besoin de moi, mais j'ai cru comprendre que seuls le Premier ministre, les ministres des Affaires étrangères, de la Défense et de l'Intérieur étaient directement conviés.

– C'est exact. Ça se passe dans le bureau du président. Le chef d'état-major des armées n'est pas invité non plus, précisa le secrétaire général qui savait que cette question brûlait les lèvres de Lacostedoat.

D'une mimique qui ne le compromettait pas, le secrétaire général fit comprendre que cela découlait logiquement des mauvaises relations entre le chef d'état-major et l'Élysée. Ses déclarations intempestives, portées par des réussites de terrain qui le devaient plus à des unités aguerries qu'à ses qualités de stratège autoproclamé, n'avaient pas renforcé sa crédibilité à la présidence. Peu à peu, il avait été cantonné à un rôle de façade tandis que les ficelles étaient tirées en d'autres lieux, par un vrai stratège, celui-là.

– Profitons-en, se réjouit le secrétaire général en désignant

un fauteuil. Dis-moi où on en est de cette histoire de liste d'agents et d'appels au meurtre.

À deux bureaux de là, le président, flanqué du chef du gouvernement, accueillait ses trois ministres. Compagnons de route à défaut d'être des amis véritables, ils se tutoyaient tous pour avoir arpenté longuement les couloirs du parti lorsqu'ils étaient dans l'opposition. L'onctuosité affichée par le ministre des Affaires étrangères ne trompait personne sur le mépris qu'il vouait au président. Il ignorait également le Premier ministre en qui il ne voyait qu'un besogneux touchant les dividendes de son travail et d'un heureux hasard. Son collègue de la Défense, malgré une bonhomie dans laquelle certains voyaient un complexe d'infériorité, affichait une sagesse paysanne qui assurait ses arrières. Le ministre de l'Intérieur, plus jeune d'une bonne décennie, bouillait d'accéder à la première marche du podium, comme l'attestaient ses yeux de braise. Mais son comportement, savamment calculé, lui donnait des airs de bon élève.

Un café fut servi sur la table basse tandis que le président, par souci de convivialité, échangeait des banalités avec chacun. Le ministre de l'Intérieur, impatient d'en finir, ne toucha pas au café, un œil sur son téléphone portable, prêt à réagir aux mauvaises nouvelles particulièrement fréquentes depuis deux semaines.

– Je vois que notre ministre de l'Intérieur est sur les charbons ardents, fit le président qui avait adopté, depuis sa récente élection, un ton bourbonien. Nous pouvons effectivement nous mettre au travail.

Son sourire permanent et le calme forcé de sa voix, destinés à rassurer, produisaient souvent l'effet inverse sur ceux qui le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans un vacarme assourdissant et une envolée de débris végétaux, quatre hommes armés en jaillirent et allèrent se mettre en position de tir autour de la machine. Les tireurs de sabord scrutaient également les lisières pour parer aux mauvaises surprises.

Adrien comprit que c'était le moment d'y aller. Il prit Mathilde dans ses bras et Anita le suivit. Maintenant qu'ils avaient des anges gardiens, ils pouvaient courir vers la terre promise, écrasés par la puissance des pales. Adrien confia la petite fille à un commando qui l'accrocha sur un fauteuil, il sauta à bord et tendit la main à Anita qui s'engouffra au fond de la carlingue. Les quatre commandos débarqués rebroussèrent chemin sous la protection des mitrailleuses. Aussitôt les hommes rembarqués, la machine s'arracha à la gravité et fonça à pleine vitesse vers l'ouest en prenant de l'altitude.

Adrien parcourut les visages de ceux qui venaient de les sortir des sables mouvants. Il n'en connaissait aucun. Nouvelle génération, mais valeurs communes. Il s'approcha de chacun d'eux et les remercia d'une bourrade sur l'épaule. Alors qu'il arrivait au poste de pilotage, le mécano lui tendit un casque. Il l'enfila et approcha le micro de sa bouche.

– Merci les gars, vous étiez à l'heure.

Pour toute réponse, ils levèrent le pouce vers le ciel. Pudeur d'hommes.

Adrien alla s'asseoir à côté d'Anita. Il la serra contre lui. Maintenant, se dit-il, on va pouvoir s'occuper de choses sérieuses.

1. Cf. *Le piège d'Urruska*, du même auteur, Nouveau Monde éditions.

***Restaurant Le Duc, 243 boulevard Raspail,
Paris, dimanche 8 juillet 20h45***

Le soum' était plus facile à planquer boulevard Raspail que rue Bellanger. Cette fois, il n'avait pas été nécessaire de faire intervenir la fourrière. Une place s'était libérée au bon endroit. Au moment où le voiturier s'éloignait pour garer l'Audi que Roudaut venait de lui confier, le miracle s'était produit. Un plombier, sans doute en fin de chantier, avait mis les voiles. Maigre compensation pour les deux policiers qui étaient encore assurés de passer deux heures à poireauter pour pas grand-chose. Mais au moins, de là où ils étaient, les vitres sans tain du soum' donnaient directement sur l'entrée du restaurant.

– Allez, encouragea Édouard, on va bientôt recevoir les résultats de l'analyse des ordinateurs. Ils nous en apprendront sans doute beaucoup plus que notre planque de ce soir.

Un silence dubitatif accueillit sa remarque.

– Je prends le premier quart, casse la croûte pendant ce temps-là, proposa William.

Édouard, selon son habitude, préféra s'assurer auparavant que les connexions techniques étaient bonnes. Les images de la vidéo apparaissaient sur son écran d'ordinateur et l'enregistrement se faisait normalement. Il sortit un micro directionnel et sonda l'horizon, mais il n'entendit que le personnel d'accueil faire son travail et le brouhaha des conversations du bar. La salle de restaurant donnait sur une rue perpendiculaire au boulevard. Il aurait fallu un autre soum' pour

aller écouter les conversations du couple. L'indigence de la République interdisait, pour un bon moment, ce genre de munificence.

La conscience en paix, Édouard sortit un sandwich enrobé de papier aluminium. Il l'ouvrit sans conviction et planta les dents dans le pain caoutchouteux.

– Tu veux une bière ? proposa-t-il en ouvrant la glacière.

– Envoie, fit William en tendant la main sans quitter des yeux l'entrée du restaurant.

À cette heure, le manège semblait réglé comme du papier à musique. Couples aisés, voitures de luxe, voiturier, gestes d'habitues, coupures qui changent de main, courbettes.

– Tu vois, déduisit William d'un rapide calcul, ce voiturier qui sait sans doute à peine lire et écrire, eh bien il doit palper l'équivalent de deux ou trois fois notre salaire.

Édouard haussa les épaules.

– Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Tu préfères faire le baltringue ou le M. Propre de la République ? Choisis, mon vieux. Au niveau de la retraite, c'est pas pareil... même après la réforme. Une bonne pension de poulaga ajoutée aux restos du cœur et à la banque alimentaire..., c'est la grande vie. Pour peu que tu aies déjà acheté ta tente Quechua avant... fini les soucis.

– Arrêtes, tu me déprimes. Tiens, prends ma place, j'ai faim.

William alla s'installer sur la banquette au fond et regarda l'heure. 21h 55. Édouard, bercé par le flux de circulation et confiant dans les vertus de la technique, laissait filer son attention. Sa femme était en vacances depuis quinze jours et ne lui avait pas envoyé la moindre nouvelle. Il ne rentrait chez lui que pour dormir avant de prendre un autre tour de veille. Son existence commençait à ressembler à un terrain vague.

Il sursauta lorsque les vitres arrière du soum' se recouvrirent de peinture noire. Les bombes utilisées à bonne distance

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

attendre le moment propice pour évoquer ce qui l'amenait au palais.

– La République populaire de Chine est l'amie de la République islamique d'Iran, vous le savez, commença l'ambassadeur. Votre pays nous aide à alimenter notre croissance économique en fournissant une partie de l'énergie dont nous avons besoin. Notre reconnaissance est sans limites. Nous sommes également fiers d'être à vos côtés pour faire contrepoids à l'arrogance des États-Unis et de leurs alliés.

Le Guide opina légèrement à ce premier constat. Cet encouragement stimula l'ambassadeur.

– Dans quelques heures, continua-t-il, le Conseil de sécurité des Nations unies va se réunir pour évoquer la question du nucléaire dans votre pays. Je suis venu vous confier notre position, dont vous savez qu'elle est soucieuse de votre souveraineté et de votre position dans la région. En premier lieu, nous nous réjouissons de la sagesse dont font preuve les dirigeants de ce pays. Oui, nous sommes persuadés que votre seule préoccupation en matière nucléaire est de vous doter d'une source d'énergie à laquelle tout le monde a droit. Nous savons que vos intentions ne vont pas au-delà et vous avez raison car l'arme nucléaire est désormais dépassée. L'histoire nous a montré que sa possession appauvrissait ses détenteurs sans les protéger pour autant des menaces qui pèsent sur eux. Les Américains eux-mêmes, avec leur impressionnant arsenal, ont été attaqués sur leur sol et sont vaincus sur le terrain par les talibans afghans et les moudjahidin irakiens. L'arme nucléaire ne peut rien, aujourd'hui, face à un adversaire déterminé, mû par des convictions fortes, agissant de manière déconcentrée, utilisant les ressources de l'action secrète et de la guérilla.

L'œil du Guide brilla furtivement. Il connaissait la manière dont la Chine traitait ce genre de menace au Xinjiang. Cela ne le

dérangeait pas. Tout ce qui limitait la puissance du sunnisme était bienvenu. Le traducteur de l'ambassadeur, concentré sur sa tâche, s'efforçait de reproduire fidèlement les nuances utilisées par son employeur. Celui du Guide suprême se limitait à s'assurer qu'il n'y avait pas de distorsion. Il restait silencieux, prêt à intervenir en cas de nécessité.

– Pour être honnête, nous devons reconnaître, nous, Chinois, que le maintien de notre rang nucléaire face aux États-Unis détourne trop de ressources de notre développement économique sans nous donner plus de poids vis-à-vis d'eux. C'est normal, les choses changent, il faut savoir en tirer les conséquences.

La formule intrigua le Guide suprême.

– Qu'entendez-vous par là? demanda-t-il d'une voix égale que son interprète s'empressa de traduire en mandarin.

L'ambassadeur se réjouit intérieurement d'avoir suscité la curiosité de son interlocuteur et poursuivit sa démonstration.

– La stratégie chinoise, inspirée du grand Sun Tzu, précise que la victoire s'obtient dans la tête de son ennemi. L'art suprême consiste à lui faire douter de lui-même et à l'amener à rendre les armes sans combattre.

Le Guide connaissait Sun Tzu mais savait également qu'il est plus facile d'énoncer ses principes que de les mettre en œuvre. Il attendit la suite.

– L'Occident est fébrile, poursuivit l'ambassadeur. Les États-Unis, qui ont régné sur le monde entre la chute de l'URSS et le début des années 2000, perdent de leur superbe. Ils connaissent l'échec militaire en Irak et en Afghanistan. L'exécution de Ben Laden n'a pas mis un terme aux activités d'Al-Qaida et leurs alliés sunnites d'Arabie saoudite et d'Égypte sont incapables de maîtriser les désordres créés par des groupes issus de leurs propres rangs. Sur le terrain économique, la crise

les a affaiblis et ils voient arriver avec inquiétude de nouvelles puissances économiques dont ils commencent à dépendre.

Le Guide suprême savait que la Chine détenait une part conséquente de la dette américaine et partageait cette vision exposée par l'ambassadeur. Il se demanda où il voulait en venir. L'ambassadeur le comprit et s'accorda un court moment de respiration, le temps de laisser son soliloque cheminer dans l'esprit de son interlocuteur.

Il commença alors son récit de l'opération qui arrivait à son terme. Il lui dit comment les services chinois avaient « collaboré » avec d'éminents serviteurs de la République islamique pour tester un concept nouveau d'agression capable d'affaiblir considérablement un adversaire. Il tut la manière dont le professeur Sadeqi avait été piégé par le Guoanbu et mit plutôt en exergue l'utilisation des nouvelles technologies pour introduire un ver dans le fruit.

– Vous avez eu à subir Stuxnet qui s'en est pris aux machines en dérégulant vos centrifugeuses..., insista l'ambassadeur.

Le Guide suprême ne put dissimuler une réaction d'irritation devant cette évocation.

– ... nous avons conçu quelque chose de plus dangereux encore : le virus social.

Cette fois, l'ambassadeur sentit qu'il avait véritablement accroché l'attention de son interlocuteur.

– Nous avons travaillé sur la faiblesse de la cohésion sociale de nos adversaires. Pour tester notre méthode, nous avons visé la France. Son rôle moteur dans l'agression contre la Libye, ses prétentions à peser dans le jeu international et aussi le fait que ce soit une puissance nucléaire nous ont conduits à choisir ce pays pour mener notre expérimentation. Pour cela, nous avons procédé en plusieurs temps. D'abord, trouver une cible

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La Boule désigna une ambulance qui venait sur leur gauche feux éteints.

– C’est eux, constata-t-il, rassuré.

Pam s’arrêta à proximité tandis que Poum ouvrait les portes arrière. La nacelle à peine arrivée au sol, Anita se sentit soulevée et portée à vive allure vers le véhicule. Les hommes autour d’elle avaient sorti leur arme, le regard tendu vers le lointain, guettant le danger.

Au moment où Frank allait fermer les portes derrière lui, il vit un scooter apparaître au coin de la rue. Le passager tenait une bouteille incendiaire allumée. Le conducteur, guerrier urbain à la recherche d’une proie, comprit que l’ambulance pourrait satisfaire son désir de revanche sociale. Ils foncèrent droit sur eux. À la vitesse à laquelle ils allaient, cette bouteille exploserait inévitablement sur l’ambulance. Frank redescendit sur le bitume, prit calmement la visée et tira trois cartouches. Le scooter fit aussitôt une cabriole projetant les *bikers*, en même temps que leur bouteille incendiaire qui se brisa pour les envelopper d’une boule de feu fatale.

– Allez, on dégage, vite, hurla-t-il en remontant dans l’ambulance.

Pam embraya pour foncer droit devant lui. Avant tout, mettre de la

distance entre cette scène de guerre et eux.

Lorsqu’ils furent certains de ne pas être suivis, ils ralentirent l’allure et prirent la direction d’Orléans.

– Où m’emmenez-vous, demanda Anita en constatant qu’on s’écartait du chemin qui menait chez elle.

Luigi lui fit un sourire désolé, mais apaisé.

– Nous allons à Cercottes. C’est trop dangereux de rentrer chez vous ce soir. Et puis, je crois qu’Adrien serait heureux de

vous voir saine et sauve.

– Oui, bien sûr, admit-elle en sortant son téléphone.

Elle composa le numéro d'Adrien. Il répondit immédiatement.

– C'est toi ?

– Oui, tout va bien. Nos amis m'ont sortie du guêpier. Ils te raconteront, susurra-t-elle submergée par un sanglot.

Elle avait été forte aussi longtemps qu'il fallait faire face. Mais désormais, ses nerfs la lâchaient.

– Oh, comme je suis heureux. Mon amour, lui confia-t-il en faisant une longue pause... nous allons quitter ce pays de dingues. Il n'y a plus de place pour nous ici. Comment aimer un pays qui ne s'aime plus lui-même. Tu seras désormais ma patrie, tu le veux bien ?

Anita, bouleversée, incapable de voir la part du réel dans cette promesse, s'effondra en pleurs. Elle eut tout juste la force de lui répondre positivement avant de raccrocher.

À côté d'Adrien, Léa avait assisté à l'échange. Assommée par ce qu'elle venait d'entendre, elle se dit que jamais personne ne l'aimerait comme ça. Elle se leva, sortit, prit sa voiture et fila vers Paris.

1. CPES : Centre parachutiste d'entraînement spécialisé, stationné à Cercottes. Une des entités du service action de la DGSE.

2. Cf. *Burma Club*, du même auteur, éditions du Rocher.

3. PAF : paysage audiovisuel français.

Remerciements

Mes remerciements à Jean Richert pour ses lumières alsaciennes, à Marion Salort pour ses conseils éditoriaux.

Toute ma reconnaissance à Ghislaine, Éric et Anne-Gaëlle Le Strat, libraires à Plougastel-Daoulas, dont l'amitié et le professionnalisme me confortent dans l'idée que les livres sont une porte vers la liberté. Éric vient de nous quitter pour rejoindre le Grand Libraire universel. J'irai lui lire quelques pages de ce livre du côté de Quiberon où il repose en mer.



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
281/2014

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : février 2014
N° d'impression :